

64_page, revue de récits graphiques. Sans faute d'orthographe, elle tient son nom du lieu où elle a été conçue, un bistrot de la rue du Page à Bruxelles.

« 64_Page est un lieu de divulgations de talents potentiels et de redécouvertes de talents du passé (c'est encore mieux s'ils ont été oubliés) » Daniel Fano.

L'humanité est une chaîne dont nous sommes tous, et chacun, un maillon. Chacun poursuit l'écriture de l'histoire commencée il y a bien longtemps, racontée de bouche à oreille de générations en multitudes jusqu'à aujourd'hui, où notre récit collectif déferle sur les réseaux sociaux.

Il en est de même pour **64_page**, en quatre années, le quatuor de départ s'est ouvert, l'équipe s'est agrandie... Et l'histoire est pareille pour les jeunes dessinateurs et illustratrices qui sont en lien, publiés ou en attente de l'être, plus d'une centaine à ce jour. Parmi ceux-ci certain·e·s ont sauté le pas et publient leurs premiers albums, et sont récompensés, notamment à Angoulême. Lire page 19.

Et l'aventure se poursuit, **64_page** lance, à l'occasion de chacune de ses parutions, une **Master Class** où un des auteurs professionnels viendra partager son expérience avec les jeunes artistes et étudiants en art. **MEZZO** esuiera les plâtres.

64_page prépare aussi un petit frère **32_page** et des publi-actions pour permettre à nos auteurs de se confronter aux exigences éditoriales. Dernière info importante pour nos amis français **64_page** est, depuis le 15 mars, disponible à la librairie Wallonie-Bruxelles, 46, rue Quincampoix – 75004 Paris.

64_page.

MASTER CLASS

MEZZO
&
Mathilde BROSSET

23 mai à 16h00
entrée gratuite

Au cinéma PALACE
85 boulevard Anspach
1000 Bruxelles

Dédicaces à partir 18h00
MEZZO | Mathilde Brosset
Arcady Picardi | BastiDRK | Cécile Chainiaux
Marion Sonet | Zoé Bayenet

Partenaires : Brüsel, Palace, Maison Lefèbvre, Het B-Gevaar, Kaboom-tv, Sandawe.

ZINZIN ET LE TALISMAN



Les grands auteurs de demain sont déjà aujourd'hui dans 64_page

Cécile Chainiaux : Ma mer natale > Page 3

<http://www.cecilechainiaux.com/>



Trouver un équilibre.
Apprendre à flotter.
Surmonter ses peurs.
Se confronter à la réalité.
Apprendre une forme de maîtrise,
et finir par en tirer du plaisir.
Découvrir, explorer.
Se déployer.
Mais surtout, ne pas sombrer.
Léviser.

Marion Sonet : Mansour > Page 34

<https://sonetmarion.wixsite.com/illustration>



Ces quatre planches ont été réalisées dans le cadre du concours international de bande dessinée Fumetto 2017 dont le sujet était : « Quel est l'influence de ton monde sur le mien, et du mien sur le tien ? »

J'ai souhaité parler de ces enfants qui contribuent à l'autre bout du monde à la production des vêtements que nous portons, et notre implication en tant que consommateurs aveugles à ce que de telles pratiques perdurent. Le vêtement est l'élément qui lie les deux destins, de cet enfant et de cette consommatrice en bout de chaîne, sans jamais pourtant les faire se rencontrer.

Arcady Picardi : Et Vice et Versa > Page 16

<https://www.facebook.com/ArcadyF.Picardi/>

<https://www.instagram.com/arcady.picardi/>

<http://arcady-fucking-picardi.blogspot.be/>



Se complaire dans sa misère, s'enorgueillir de son savoir, laisser parler ses réflexions primaires.
« C'est le néant vêtu des plus belles parures »

Zoé Bayenet : sans titre > Page 26

bayenetzoe@gmail.com

<https://zoebayenet.blogspot.be/>



« Je vous livre l'un de mes tout premiers travaux, une histoire du fond de mes tripes, un intime qui aborde avec tendresse le sujet de la différence, de l'hypersensibilité, de la difficulté de se sentir à sa place. »

BastiDRK : Paon > Page 46

<http://behance.net/bastidrk>

<http://facebook.com/bastidrk>



J'aime raconter et écrire, mais j'aime encore plus dessiner. Quand mon amie Céline m'a proposé d'illustrer sa nouvelle, je n'ai pas hésité à sortir mon encre et mes pinceaux. Cette histoire est belle et l'univers burlesque nous laisse rêveurs. Merci Céline!

Envoyez-nous une BD originale de 4 à 8 pages, un autoportrait graphique et un texte de présentation de 250 signes.

> 64page.revuebd@gmail.com

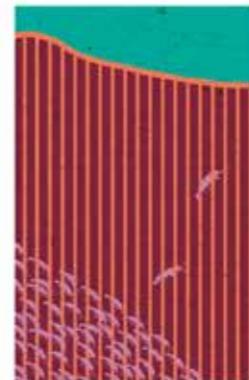
Votre proposition sera examinée et nous reprendrons rapidement contact avec vous.

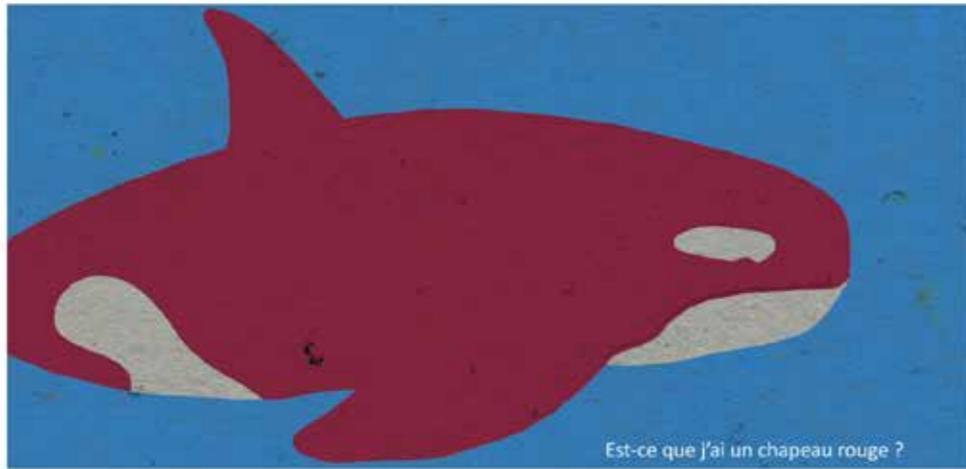
Envie d'être publié(e) dans 64_page?

Ce projet est porté par des bénévoles passionnés. Vous pouvez nous aider à le poursuivre soit en vous abonnant, soit en le finançant via notre plateforme participative : <https://www.sandawe.com/fr/projets-auto-finances/64-page>

Cécile Chainiaux : Ma mer natale

<http://www.cecilechainiaux.com/>







Seule,



frigorifiée,



je me sens très exposée



Le seigneur des marais règne sur son royaume. Il dispose du droit de vie ou de mort sur ses sujets.



Pour commencer, nous allons faire le crocodile.



Bien. Maintenant, on fait la poule.



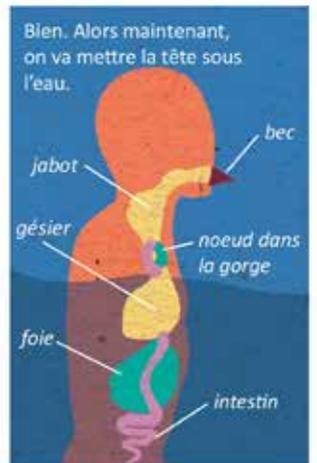
Allez, on pousse la balle avec son nez.

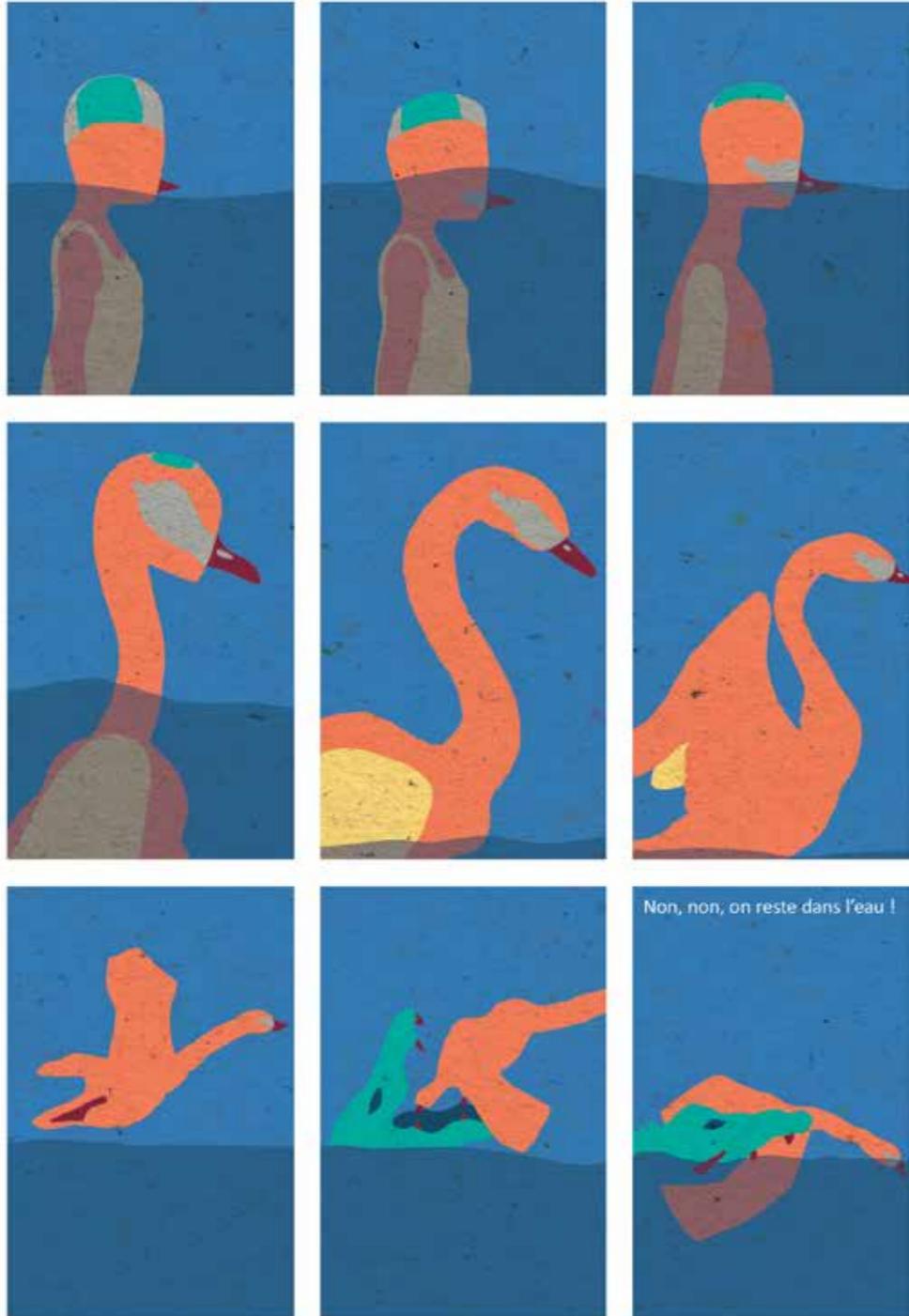


Comme on a remué la terre avec notre bec, il faut se rincer le visage.

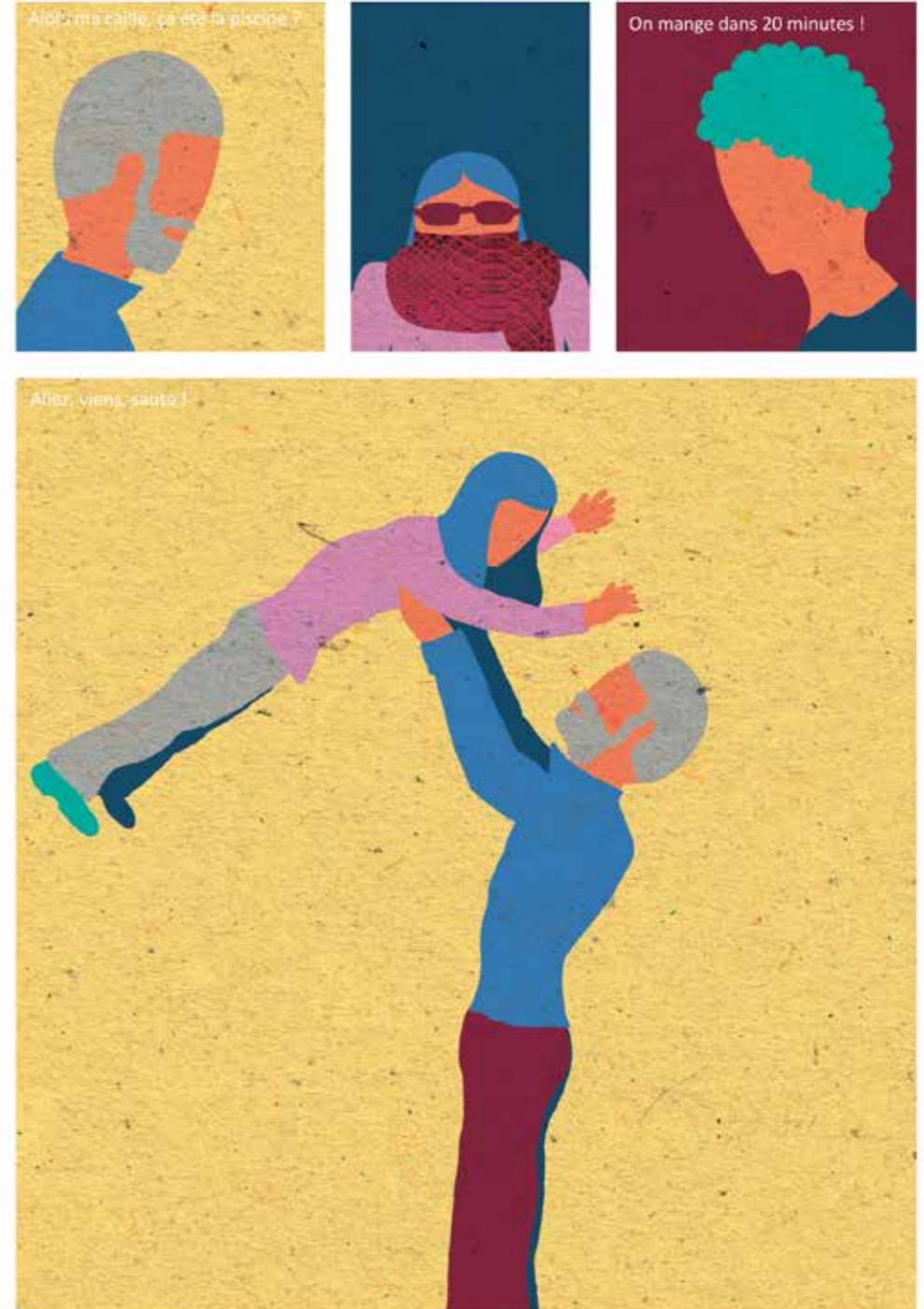


Bien. Alors maintenant, on va mettre la tête sous l'eau.





Non, non, on reste dans l'eau !



Alor, ma caille, ça été la piscine ?

On mange dans 20 minutes !

Alor, viens, saute !



Glénat et © Mezzo

Mezzoo Fantastic

Dessinateur noir des cultures pop-rock et des créatures fantastiques, MEZZO nous offre une interview essentielle.



Glénat et © Mezzo

64 page : Comment es-tu devenu dessinateur-illustrateur ? Ton parcours, avec ses hauts et ses bas... Jusqu'à tes premières éditions.

Mezzo : Enfant, le monde que je découvrais me déplaçait. Problème de sociabilité, timidité, appelez ça comme vous voulez... Dès lors, je préférais prendre de la distance et observer le théâtre humain plutôt qu'en être un acteur direct. Je n'avais pas l'âme d'un capitaine d'équipe de foot. Plutôt contemplatif et observateur compulsif. Le groupe était compliqué pour moi, j'avais du mal à trouver ma place. Plutôt être seul pour imaginer un monde que je pouvais enfin comprendre et... manipuler ; quand on s'isole, on lit, on rêve, on joue de la musique, on dessine. Le vide est fait pour être comblé. Le dessin a particulièrement retenu mon intérêt et m'a aidé dans ma quête d'identité. Je suis devenu le dessinateur, le chamane de ma petite communauté. Je dis petite car il ne faut pas oublier qu'internet n'existait pas. Maintenant, les jeunes dessinateurs en herbe peuvent être trop vite effrayés, et même dégoûtés face aux millions de talents qui prolifèrent le net. Pour moi, ça a commencé par ma famille, j'étais celui qui dessine, puis à l'école, je faisais partie de ceux qui dessinent, et j'ai toujours été encouragé. À l'adolescence, le besoin d'interaction physique avec l'autre s'est fait ressentir. Je ne vais pas vous faire un dessin, ah, ah, ah ! La musique, qui par excellence se construit avec les autres, a relégué le dessin au second plan, sans pour autant le faire disparaître. Et ce, pour une

petite dizaine d'années. J'ai pris de l'assurance et enfin pu appliquer ce que j'avais appris en observant dans ma petite enfance. Très enrichissant, ce pôle seul/en groupe. Une forme d'équilibre.

Puis, avec l'âge, le désir d'indépendance – le besoin d'argent pour survivre –, que la musique ne comblait pas, devenait nécessaire. J'ai réussi à placer quelques dessins grâce à un ami, Jean-Michel Dupont (avec qui j'ai réalisé *Love in Vain* trente-cinq ans plus tard !), dans un magazine de musique, *Rock & Stock*, où il travaillait comme rédacteur et journaliste, en 1979, je crois. Parallèlement, j'ai été reçu aux concours d'entrée des Beaux-Arts de Paris et à Olivier-de-Serres, aux Arts appliqués, pour rassurer mon entourage, mais je n'y suis pas resté. Ces premiers dessins payés m'ont donné des ailes, pouvoir survivre avec une de mes passions s'ouvrait à moi, alors que je venais d'une famille où la galère de boulot s'est toujours fait ressentir. Il ne faut jamais lâcher ce genre d'opportunité. Les boulots se sont enchaînés avec plus ou moins de réussite, dans des journaux divers et variés, jusqu'à ma première publication bande dessinée dans *Métal Aventure*, au milieu des années 80. Dans le giron de *Métal Hurlant*, j'ai très vite rencontré Michel Pirus pour réaliser d'abord quelques histoires courtes dans *Margerin Présente aux Humanoïdes Associés*, et enfin notre premier livre, *les Désarmés*, est paru en 1991 chez Zenda.

64p. : Ton travail de préparation : choix d'un sujet, collaboration avec un scénariste (ou seul), découpage de l'histoire, rythme, suspense, animation et construction de l'histoire... Comment fonctionnes-tu ?

Je venais d'une famille où la galère de boulot était réelle.



M. : Le choix du sujet est aléatoire. Pour moi, il n'y a pas de bons ou mauvais sujets, juste une bonne manière d'aborder et de raconter une histoire. Tout part de discussions et dans les années 1980, Michel Pirus et moi étions grands amateurs de romans noirs, séries et films noirs. Michel était déjà très précoce en la matière et en le fréquentant, j'ai affiné mon érudition. Moi-même ayant été nourri à l'underground américain (Robert Crumb, Rick Griffin, Robert Williams, Gilbert Shelton...), par l'intermédiaire de mes aînés et de leur lectures (Actuel, Métal Hurlant, Rock & Folk, graphzines et fanzines) et par ma bande d'amis déjantés de l'époque, j'ai apporté à notre univers commun une dimension graphique « trash » et fantastique. Et nous avons aussi en commun l'univers rock et le *lowbrow art*.

Le trait est une littérature en soi.

Ma passion est avant tout le dessin, et avant de rencontrer Michel Pirus, je me destinais à un boulot d'illustrateur. L'écriture de Michel étant ce qu'elle est, magnifiquement dure et poétique, et mon dessin ce qu'il est, âpre et sombre, nous avons fait un bout de chemins ensemble dans le « noir ».

Cette association a été prolifique amicalement et artistiquement très marquante.

Michel a une vision très précise de ce qu'il veut, un sens du découpage très affirmé, et étant des-

sinateur lui-même, il me proposait déjà un premier *story-board*. Ce qui, *a priori*, est très frustrant. Mais la discussion était de mise, et nous confrontions parfois des points de vue différents, mais complémentaires.

Il me fallait être à la hauteur graphiquement. Le trait est une littérature en soi. Il indique l'expression, l'intensité de l'action, le degré de folie ou d'étrangeté. Autant de valeurs que doit comporter le dessin à mon avis. Soutenir le récit et l'écriture dans tout leur spectre. Il y a également une part de comédie dans le dessin. Quand vous abordez un caractère, il faut le sentir physiquement, vous devenez un peu un acteur. Il faut jouer le rôle, et ceci peut s'étendre aux animaux et aux objets. Je suis un instinctif, et une compréhension sans faille est nécessaire à l'élaboration d'un projet commun. Je peux difficilement travailler avec un inconnu.

Après près de vingt-cinq ans de collaboration avec Michel, nous avons chacun besoin de concrétiser d'autres projets dans des domaines différents. Et personnellement, l'expérience *Le Roi des Mouches* a été intense et j'ai eu besoin de changer de registre, moins mental peut-être. J'ai eu envie de renouer avec la musique, ma passion de jeunesse, par le dessin.

Avec Jean-Michel Dupont (*Love in Vain* et notre prochain sujet qui est aussi sur la musique), comme je l'ai dit précédemment, nous nous connaissions depuis quarante ans à peu près. J'ai saisi l'occasion d'une commande d'illustrations sur la biographie d'un musicien de blues de mon choix pour lui proposer une collaboration car il est plus spécialiste que moi sur le sujet. Mon choix s'est tourné vers Robert Johnson, il représente à mes yeux une des premières pierres sur lequel s'est bâti l'édifice, l'Église, que représente la musique populaire de la seconde partie du XX^e siècle. La bande son de ma jeunesse. D'une commande de vingt illustrations, c'est devenu un projet de bio en BD, car le sujet nous a captivés.

L'association de mon dessin avec l'écriture laconique et élégante de Jean-Michel, ses connaissances du sujet ont séduit les lecteurs. Cette écriture – par un certain minimalisme –, permet au dessin de s'exprimer pleinement. Comme il débarquait dans le milieu, son abord de la bande dessinée était rafraîchissant. Lui aussi est cinéphile, aime les séries et le roman noirs. Il sait installer une dramaturgie, et son passé de jour-

naliste rock nous a été bien utile. Nous avons découpé ensemble le long de la ligne qu'il avait tracée. Je suis libre de cadrer mes scènes, de maîtriser le tempo tout en respectant la suite des événements.

Pour combattre l'ennui dans la lecture, il faut surveiller constamment le rythme gros plan/vue d'ensemble, sans démonstration prétentieuse et inutile, bien sûr. Le focus est très important et doit être rythmé comme une mélodie. « Électriser » au maximum le lecteur. Lui donner envie de tourner la page. Une case, une idée (ou plus).

Je suis personnellement très sensible à la chorégraphie corporelle. Les attitudes et expressions ne doivent pas être excessives sous peine de devenir vulgaires mais sans disparaître au dépend du texte, ce qui demande un équilibre précaire surtout avec un dessin comme le mien, ancré dans le réalisme.

Dans *Le Roi des Mouches*, nous avons opté pour des expressions minimums et des attitudes très hiératiques, face/profil volontairement statiques, ce qui provoquait une distance avec le propos et une sensation étrange de flottement, un peu délétère. Le graphisme était là au service des mots. Dans *Love in Vain*, le dessin est plus organique, et la première sensation est visuelle. Les mots sont là pour appuyer le dessin. Ils n'en sont pas moins importants.

Il faut éviter au maximum d'afficher ses fantasmes personnels au détriment de l'histoire. Je pense particulièrement à l'érotisme ou la violence qu'il faut tenir en laisse, avec élégance. Comme dans le cinéma, les scènes inutiles et interminables de sexe ou de violence pour combler le manque de scénario ne sont que pur onanisme et participent à une séduction vulgaire. La retenue me paraît de mise.

Pour moi, le piège est également de s'égarer dans le dessin, qui procure une sorte de transe, de plaisir mauvais quand il faut respecter la logique générale de l'histoire. Ne pas sortir du cadre.

La gestion du temps est ce qu'il y a de plus fantastique dans la BD. La possibilité de le tordre, le compresser, l'accélérer, le ralentir, utiliser les flash-backs et les ellipses donne presque un sentiment de pouvoir. Tout ça sans oublier la fluidité de lecture. Pas facile.

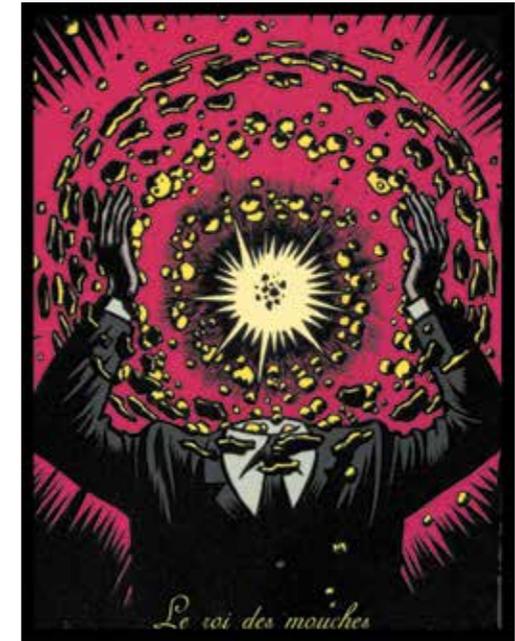
64p. : *Le travail de recherche : documentation, choix des personnages, croquis préparatoires...*

M. : Pour une fiction contemporaine réaliste, comme *Le Roi des Mouches*, il suffit d'observer autour de soi. Autant pour le comportement humain que pour la construction graphique. Un bar tard le soir avec des esprits bouillants et enivrés a autant de valeur documentaire qu'un livre de référence.

Électriser au maximum le lecteur, lui donner envie de tourner la page.

Techniquement, vous ne pouvez pas inventer le dernier portable de chez Apple ou la dernière BMW décapotable. Donc, vous cherchez sur le Net et vous trouvez. Il en va de la crédibilité du récit. Tous ces objets sont des marqueurs historiques. Comme les références musicales. On pourra peut-être dire dans cent ans : « Regarde, une BD des années 2000 »... C'est intéressant de construire une belle image avec un objet que l'on trouve laid. Je fonctionne comme un photographe. Rien n'est foncièrement laid s'il peut prendre un sens. J'essaie également de donner une place à l'indicible, en tous cas le faire ressentir.

Pour *Le Roi des Mouches*, étonnamment pas de croquis préparatoires. Les échanges précis avec Michel me suffisaient pour me faire une idée des caractères.



Pour *Love in Vain*, il a quand même fallu que je me glisse dans la peau de personnages existants, et quelques croquis ont été nécessaires. Le portrait est un art en soi. La biographie réaliste est assez complexe. Et mal-aimée, c'est un challenge. Pour le reste, pas de problèmes majeurs. De Robert Johnson lui-même, ne nous sont parvenues que deux photos de face. Plus facile pour moi d'imposer ma vision. Mon dessin a fait loi, comme j'ai l'habitude de dire. C'est une autre histoire quand il s'agit d'un personnage contemporain, qui a été filmé ou fixé sur pellicule de tous côtés. Tout le monde s'en fait une idée précise et n'aime surtout pas être contrarié. La maquette et le format du livre doivent partager l'esprit général du récit. Jusqu'à la qualité du papier. C'est ce qui a contribué en partie au succès de *Love in Vain* et du *Roi des Mouches*, j'en suis convaincu. L'objet doit en soi forcer l'envie de le manipuler et un album de BD est un objet. C'est pourquoi je n'aime pas le numérique. Mais je fais partie d'une espèce en voie d'extinction, ah, ah, ah !

Rien n'est foncièrement laid s'il peut prendre un sens.

64p. : Ton travail d'illustrateur. Ce que cela t'apporte – comment tu l'envisages – les différences avec la BD.



M. : L'illustration est comparable à la remontée en surface du mammifère marin (ah, ah !). Une prise d'oxygène. La bande dessinée, une longue immersion en eau profonde. La liberté et l'égaré sont de mise dans l'illustration. Le résultat est plus rapidement gratifiant. Et c'est un besoin pour moi, au niveau de la recherche personnelle. Je serais incapable de dessiner le même personnage toute ma vie. J'aime l'exploration, diversifier les sujets et pourquoi pas changer de style. La BD demande une constance de style sur un temps très long.

L'illustration c'est un 100 m nage libre, la BD un marathon. Pas de mots dans l'illustration, que du trait. Une toute autre littérature.

64p. : L'importance de la culture générale et tes autres passions artistiques : musique, littérature, etc.

M. : Crucial, évidemment. J'en ai parlé plus haut, je crois. Je suis né en 1960, en plein plan Marshall. Les USA déversaient lucrativement leur culture pop sur nos ondes, et surtout dans le tube cathodique. J'ai dirigé mes antennes dans leur direction. Trop, selon certains qui sont fixés sur la culture franco-belge et qui la défendent avec une dose de chauvinisme. L'art n'a pour moi pas de frontières. Le métissage des cultures est nécessaire, sous peine de repli stérile. Les USA en sont la preuve, des dizaines de nationalités composent ce pays.

Ils ont forgé, qu'on le veuille ou non la culture populaire du xx^e siècle. Qui dans l'avenir, deviendra classique et remplira nos musées et livres d'art. Même si j'étais fasciné par les aventures de Tintin et la lecture de *Pif Gadget* (quel grand écart !), l'impact de l'underground américain a percuté mes rétines et pris le dessus. Les séries TV anglo-saxonnes, comme *Le Prisonnier*, *Les Mystères de l'Ouest*, *Chapeau Melon et bottes de cuir* damaient le pion aux *Thierry la Fronde*, *L'Homme du Picardie* et autres platitudes. En musique, je me suis senti un peu trahi par la musique yéyé, pâle copie des géants US... En Europe, il n'y avait que l'Angleterre qui m'intriguait avec des groupes comme les Stones, les Animals, Beatles, Who ou autres Kinks pour ne citer qu'eux. Avec une mention plus pour la Belgique, je dois le dire. Il émane de votre génial pays une sorte de surréalisme constant et une folie décomplexée.

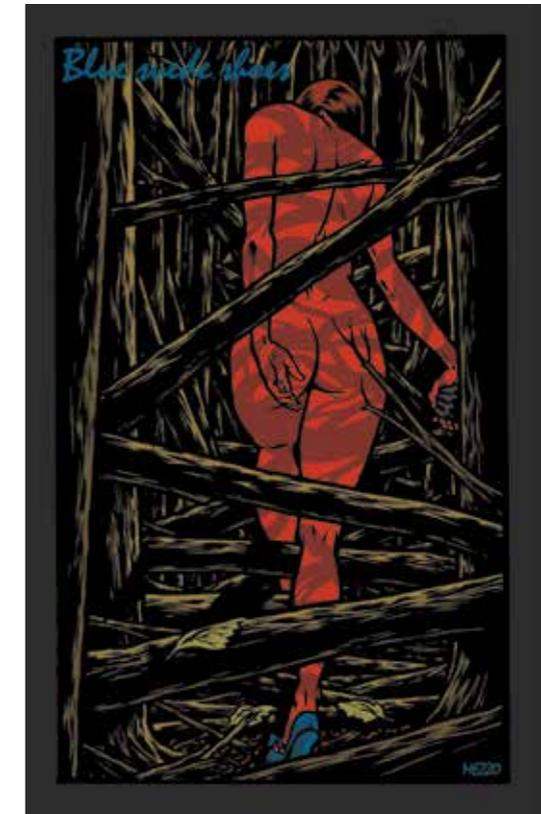
En littérature, les romans noirs de Jim Thompson et James M. Cain, les auteurs comme Steinbeck, Faulkner, Hemingway étaient pour l'adolescent que j'étais, plus *électriques* que la littérature classique qu'on avait essayé de m'inculquer de mauvaise manière à l'école. Question d'âge et de moment. Ce n'est évidemment plus le cas. J'ai corrigé le tir. Je pratique la musique pour moi, avec un groupe d'amis, en toute humilité. C'est indispensable à ma santé mentale. C'est une décharge d'énergie contrairement au dessin qui est une accumulation d'énergie parfois stressante. L'un ne peut fonctionner sans l'autre.

Enfin, la photographie est pour moi un parfait hobby. Elle m'aide à oublier un trajet ennuyeux, par exemple. D'un parcours en métro, de simples courses au supermarché, vous pouvez trouver la bonne photo... Avec un appareil photo, vous êtes en état de veille permanent, toutes antennes dehors. Je m'en sers personnellement comme documentation selon mon besoin. C'est ce que j'essaie d'expliquer aux jeunes étudiants, quand je les rencontre ; dans leurs portables, il y a une application formidable : l'appareil photo. Comme cet outil constitue leur cinquième membre, ça pourrait leur servir dans leur apprentissage de l'image.

La photographie « dégraisse » le bouillon qui nous entoure. Elle passe la vie au rayon X et en dégage l'ossature. Le geste le plus infime, celui qui s'ajoute aux autres pour signifier le temps

qui passe, même s'il n'est pas remarquable, peut devenir une œuvre d'art. C'est excitant. La culture c'est aussi et surtout le vécu. Il faut savoir s'arrêter de dessiner pour reculer et observer. N'oublions pas que le crayon n'est qu'un outil, et l'art en grande partie du vécu.

**L'art n'a pas de frontière.
Le métissage des cultures
est nécessaire.**



Glénat et © Mezzo

Dernières publications :

© Mezzo *Love in vain*, Glénat

© Mezzo *Le Roi des Mouches 3- Sourire suivant*, Glénat

© Mezzo *Fuzzbook*, Glénat

Arcady Picardi : Et Vice et Versa

<https://www.facebook.com/ArcadyF.Picardi/> <https://www.instagram.com/arcady.picardi/> <http://arcady-fucking-picardi.blogspot.be/>



Ô, triste farce qu'est ma vie tandis que chaque pas m'approche
de mon inéluctable !



de... de
solitude
et de...

des... des conflits
de mon être
...



heu...
hypocondriaque
...
sinusoïdale...



...



bah...

...
La prochaine
sera mieux...

Fin

Les grands auteurs de demain sont déjà aujourd'hui dans 64_page !

Dans notre 64_page #11, nous vous annonçons la sortie de *Les contes noirs du chien de la casse* de **Remedium** chez Des ronds dans l'O. Sept nouvelles graphiques dans la banlieue de Paris qui après un beau succès auprès de la critique, ont reçu le prix des lecteurs du magazine Les Inrock.

Au festival d'Angoulême, c'est le magazine éponyme du collectif Bien, Monsieur fondé en 2015 par Elsa Abderhamani et Juliette Mancini qui reçoit, pour son 8^e opus, le Prix de la bande dessinée Alternative. Parmi le collectif de ce fanzine **Lison Ferné**, avec *Ni force, ni taille*, a été publiée dans les 64_page #3 et #8.



Mathilde Brosset (64_page #10 et dans *Le Trombone illustré*) publie *Le bout de la ligne*, l'histoire d'un petit garçon et son grand-père qui vont à la pêche. L'enfant se demande ce qu'il pourrait bien attraper dans l'océan. « Peut-être une daurade ou un turbot » lui répond son grand-père. Mais le garçon imagine que l'océan cache des créatures bien plus impressionnantes. S'ensuit une énumération tout droit sortie de son imaginaire : deux dragons, quatre sirènes, cinq poissons des abysses... La ligne ondule parmi les méduses, se tend sous les dents des requins, devient fouet ou lasso selon les animaux qu'elle attrape. Un, deux, trois... et 10 squelettes sortent de l'eau tandis que nos deux héros s'agrippent au mât du vaisseau pirate. Sortie le 14 avril aux Éditions l'Atelier du poisson soluble.



Quentin Lefèbre nous propose déjà le troisième volume de son *Handman* – Plus fort que tout. Une saga qui parle de super héroïsme : la force, le devoir, les valeurs morales... Et aussi, de manière plus large des grands sujets de la vie : le courage, la célébrité, l'amitié, le dépassement de soi...

Pour acheter : <http://www.handman.fr/commander>





Julie M...

naturellement !

Elle me prévient qu'elle est bavarde et effectivement, on se met à papoter comme deux vieilles copines. Elle me prévient aussi qu'elle n'est pas une « jeune » auteure comme on l'entend, malgré sa maison d'édition et ses bandes dessinées nées il y a tout juste cinq ans. Ces dernières sont un aboutissement, me dit-elle, voire le résultat d'une vraie maturité, un choix éclairé. Donc jeune, oui, mais dans la tête et la prise de risque !

Nichée dans son écrin de verdure, au milieu des animaux, Julie croque les travers humains avec un brin de cruauté, une once de poésie et une pelletée d'humour. Écolo jusque dans sa conception du marché du livre, c'est au sein des Forges Graphiques de BelloLoco, sa petite maison d'édition fondée avec l'auteur Josepe, qu'elle lance sa série Naturellement. Bourrées de charme, ces fables animalières abordent des sujets graves comme le racisme ou la pollution, le tout dans un noir et blanc très élégant. Drôlement bêtes, ces humains !

64 page : Parle-nous de ta série, Naturellement.

Sophie L. : Il y a quatre tomes parus, je suis sur le cinquième. Ça a commencé quand on eu l'idée, avec Josepe, de créer notre maison d'édition, en 2011, pour mettre notre travail en valeur. J'étais partie sur le principe d'une série, mais pas forcément avec une histoire qui se suit, un peu comme *Calvin & Hobbes*. Pour moi, c'est la grande référence, pour la poésie, pour la prise de conscience écologique, c'était très précurseur, mais aussi pour l'encre fabu-

leux. C'est une de mes grandes sources d'inspiration et j'avais envie de faire quelque chose qui soit dans cet esprit, assez ludique : pouvoir jouer avec des idées sans pour autant être otage d'un long récit.

64p. : Un peu comme les *Peanuts* ?

S.L. : Oui, voilà, c'est aussi une grande source d'inspiration. D'ailleurs, c'est le principe de la presse qu'on n'a plus aujourd'hui mais qui m'aurait bien convenu. Peut-être pas chaque jour parce que c'est très contraignant, mais régulièrement, tu dois sortir une idée et trouver une astuce pour la mettre en forme. C'est une gymnastique intellectuelle stimulante qui se nourrit d'elle-même, plus tu en fais plus tu as d'idées.

64p. : As-tu proposé ton travail à des maisons d'édition classiques ?

S.L. : Alors moi, je ne suis pas très forte en termes de relations avec les éditeurs. Quand je viens présenter mon travail, je me fais jeter, et quand ils viennent me chercher, finalement ça ne convient jamais. Parce qu'ils ont des cases, ils s'attendent à certaines choses et je ne parviens pas à faire quelque chose de bien si on ne me laisse pas un espace pour respirer. Je n'arrive pas à caser ce que je veux chez des éditeurs. Ou peut-être, moi aussi, je me constrains trop quand je dois travailler avec eux.

Calvin & Hobbes, poésie et conscience écologique.



Un de mes ânes est un zèbre, c'est très graphique.

Notre maison d'édition pour moi c'est un vrai souffle. Alors évidemment il y a aussi des contraintes, ce n'est pas que de la liberté. Financièrement on ne peut pas faire ce qu'on veut, on est obligé de faire des formules simples. Là, on est plutôt dans le noir et blanc, bon moi j'adore ça donc ce n'est pas non plus une contrainte, mais c'est aussi parce que c'est économique. Là, Josepe prépare un livre en couleur, ça a un coût bien plus important, on prend un risque supplémentaire. On a tout financé nous-mêmes : je considère que quand tu as un projet, tu t'en donnes les moyens et tu prends tes propres risques.

Les *Naturellement*, ils sont venus comme ça, petit à petit, je voulais raconter des choses qui me concernent, qui nous concernent tous en fait, des choses qui interpellent, qui révoltent. Quand on dessine, on écoute beaucoup la radio ça donne des idées et je jongle avec tout ça. Moi, j'ai deux ânes, je les regarde, je les observe. Je suis à la campagne, j'ai beaucoup d'animaux autour de moi, c'est une grosse source d'inspiration et mes deux nunnuses — mes ânes — en les regardant, je les trouve extrêmement drôles. Ils sont hypersensibles, il y

a une grande interactivité avec ce qui les entoure, c'est assez passionnant à observer. Puis, il y a aussi des vaches autour de chez moi, je les observe tous ces animaux et je vois qu'ils ont une vie sociale, ils ont une vie sensible qui est très forte. On dit qu'elles ne font que brouter, les vaches, mais elles sont beaucoup plus intéressantes que ça !

64p. : Tu es en fait le Jean de la Fontaine de la BD avec tes fables philosophiques ?

S.L. : C'est vrai ! On les anthropomorphise beaucoup, mais même en dehors de cette humanité, ils sont très intéressants comme ça à voir. Ils ont de vrais rapports sociaux très complexes. Et donc, avec mes deux ânes, je me suis dit : « Je vais les prendre, je vais les dessiner, ils me font marrer ». Même si je les dessinais déjà ! Mais deux ânes, c'était un peu redondant, donc j'ai choisi un zèbre, qui est très graphique et ça fait un clin d'oeil à Hobbes, le tigre rayé ! Puis, c'est le cousin de l'âne en fait, on peut jouer sur le thème des deux continents qui se retrouvent, même si l'âne au départ est un animal d'Afrique. Mais il y a tellement de choses que tu as envie de raconter quand tu commences ! Et voilà comment ces deux petits personnages sont devenus mes héros !

64p. : Il y a un petit côté animation dans ton dessin, est-ce que tu as fait une formation dans ce domaine ?

S.L. : Non, pas du tout. Des gens ont déjà essayé de venir vers moi pour un précédent personnage. Mais l'animation est un milieu avec plein de monde, pas toujours très sérieux. C'est complexe, il faut des finances et ils n'en ont jamais, ils sont très tributaires des chaînes de télé. Il y a des choses super qui se font en France, je rêverais de courtes séquences d'une minute par exemple. J'avais fait un stage d'animation, mais je ne suis pas faite pour la technologie 3D, c'est trop éloigné du dessin.

64p. : Il y a un petit côté cruel dans ton humour...

S.L. : Oui, j'aime bien le côté cruel. Le problème, c'est que j'ai un dessin doux et gentil, alors souvent on me catalogue enfants, ce qui me saoule parce que je ne dessine pas pour les enfants au départ, je dessine peut-être par rapport à mon enfance mais si je dois penser à mes lecteurs, ce serait plutôt aux adultes, aux ados et aux enfants, mais pas à un seul public. En France, le cartoon n'est pas du tout intégré, on considère que c'est une esthétique enfantine. Ça m'agace et, de fait, je prends le contre-pied.

64p. : Tu parlais de dessin de presse, alors moi je pense, dans le fond, pas dans la forme, à Quino et son *Mafalda*, qui comme toi a un dessin très enfantin mais un propos très adulte.

S.L. : Moi, je suis une enfant des années 70, mes parents avaient des BD quand j'étais même et ils ne faisaient pas du tout attention à ce qu'ils laissaient traîner. Quand j'avais 6 ans, j'ai lu du Reiser, du Bretécher, et même si on ne peut pas dire que c'est de la lecture pour enfants moi je me marrais ! À chaque âge tu as ta manière de lire, et même souvent, les enfants, je les trouve plus perspicaces que les adultes. Des enfants viennent m'acheter mes livres avec leur argent de poche qu'ils ont économisé, et ils me font des commentaires que les adultes ne me feront jamais. Moi, je suis tout public ! Même si je préviens parfois les parents qu'il y a des gros mots...

64p. : Alors ; si je veux m'acheter les tomes suivants, je fais comment ?

S.L. : Jusqu'à maintenant, on n'avait pas de distributeur. Mais on a un copain, Jean-Christophe

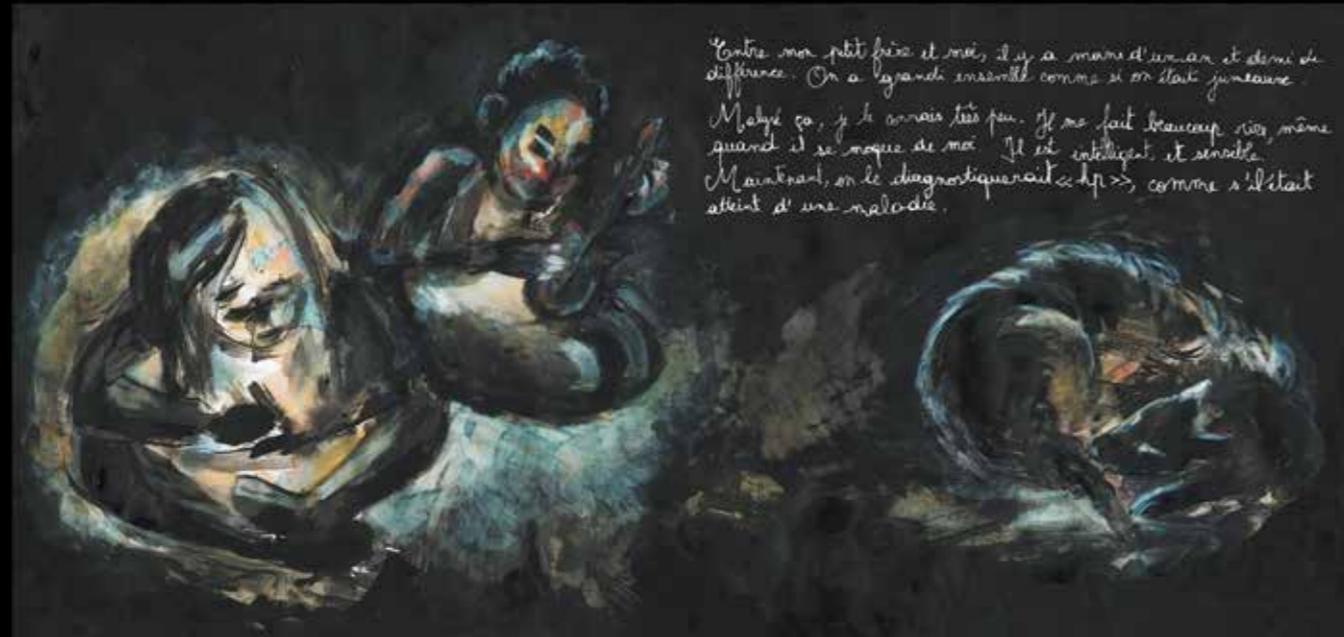
Caurette, qui monte sa maison de distribution avec un auteur coréen, Kim Jung Gi. On lui a filé des bouquins qu'il va sûrement placer dans des librairies, mais je ne sais pas trop lesquelles... Mais c'est vrai que nous on préfère qu'on nous achète directement à la source, comme les Amap ! On a un vrai discours là-dessus : aujourd'hui on peut acheter ses fruits et légumes à la source, donc faisons la même chose avec les créateurs, au même niveau que les agriculteurs. Il y a un lien beaucoup plus sympa. Les gens nous contactent directement sur notre site, ils sont en dialogue direct avec nous, on leur envoie nos livres, et on peut aussi nous trouver sur une dizaine de festivals par an. On est les Amap de la BD ! On laboure, on sème, on arrose, on récolte et on va sur le marché ! Le problème avec les libraires, c'est qu'il y en a beaucoup qui n'ont rien à faire des petites maisons d'édition. On a de très bonnes relations avec certains, mais la plupart nous mettent au niveau d'un Dargaud. C'est vrai qu'il y a un travail à faire auprès des libraires, seulement nous on n'a pas trop le temps. Faire les livres, plus les

Mes cartoons sont tout public, je prends volontairement le contre-pied de l'enfantin.



Zoé Bayenet : sans titre

bayenetzoe@gmail.com / <https://zoebayenet.blogspot.be/>





Un matin, après une dispute avec maman
qui essayait de faire entrer la lumière
dans sa chambre, il est parti sans
dire un mot.
À quatre heures, la gorge nouée, on l'a
regardé partir, pressentant que c'était
pour longtemps. On ne l'a plus
vu. N'aurait-il pas vué et il ne nous a
adressé aucune réponse. Il paraît qu'il
a étudié le russe et tout au long,
pendant ce temps, et qu'il a donné des
cours. Maman a imaginé le pire.

On n'a pas voulu appeler la police
pour le retrouver.



Puis, comme ça, un jour, il est
revenu à la maison. On sait pas
comment, ni quand. Mais il était
de nouveau là, dans le grenier.
Quand il m'a vu, il a souri légèrement.
Il avait l'air plutôt heureux dans ses
yeux. Je lui ai demandé comment il avait survécu
si longtemps sans sa guitare.

À l'ouest d'Averell

Tandis que ses contemporains, Vincent Van Gogh peignait des tournesols qui se tournaient, dans toutes les positions, vers le dieu Soleil et Henri Toulouse-Lautrec faisait de même avec les danseuses du Moulin-Rouge, Morris, lui, dessinait des chevaux. Vite lassé par les solipèdes flamands, le jeune dessinateur part s'installer aux États-Unis, dans l'Ouest. Il devient, rapidement, le biographe officiel du cheval d'un riche cowboy hollywoodien connu pour sa rapidité et son sens des – bonnes – affaires, Lucky dit le chanceux.



©Morris & Goscinny avec Vincent VG et Henri T-L- Dupuis

Morris de Bever-lez-Lille — de son nom complet —, était un descendant direct des primitifs flamands, originaire de Kortrijk (Courtrai), se fera une solide réputation dans le monde restreint des portraitistes chevalins au point de donner son nom à une bourgade où bivouaquaient, le temps d'un portrait, les plus célèbres mustangs des cowboys, indiens, vachers ou soldats bleus de l'Ouest. L'accent yankee déforma son patronyme en Beverly Hills. Morris s'attacha aux sabots de son modèle, Jolly Jumper, dont il raconta les nombreuses aventures dans une septantaine de recueils populaires. Il n'hésite pas à agrémenter ses récits par son talent de visionnaire. Inspiré par Jules Verne qu'il avait dévoré pendant sa jeunesse, les inventions les plus étranges abondent et certaines d'entre elles seront concrétisées et s'imposeront pour la postérité. Il fut très inspiré quand il promut le chemin de fer, le moteur à explosion, les jeux en ligne et la diffusion planétaire du poker ou la marinière qu'il imagina en jaune et noir et qu'un couturier peu scrupuleux popularisera dans les coloris bleu et blanc...



Morris de Bever-lez-Lille s'est souvent inspiré de ses amis Henri et Vincent, parfois avec succès et d'autrefois pas : *La Goululue Carabine* et *Vautours au-dessus d'un pot de tournesols*.



©Morris & Goscinny avec Vincent VG et Henri T-L- Dupuis

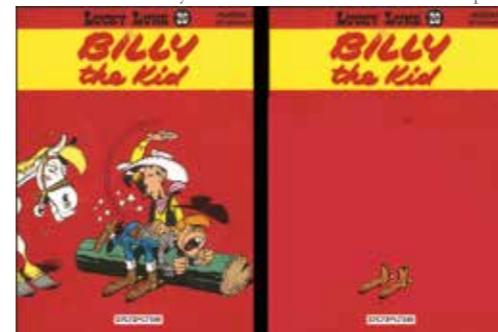


©Morris & Goscinny avec Vincent VG et Henri T-L- Dupuis

Si les Apaches Pieds-Bleus ont inventé iCloud, ils ne connaissaient pas le smiley.

Il invente aussi la liberté de la presse et la presse commerciale de caniveaux, le racket, les politiciens véreux et le cumul des mandats, les hommes d'affaires cupides et les travailleurs immigrés, l'extraction du pétrole et protection de l'environnement, le cancer du poumon et l'herbe à mâchouiller, le surpoids et l'obésité morbide des bouffeurs de viande trafiquée, la défense des minorités et le racisme quotidien, le féminisme et les bobos, les transports publics bondés et éternellement en retard, l'attaque du train postal, les prisons combles, leurs visiteurs et le suivi psycho-social déjà surchargé, ... les guerres tribales et les abbés obséquieux, le théâtre sans arts ni essais, le retour à, six pieds sous, la terre, l'industrie de proximité et la montée en puissance chinoise, l'esprit de famille et les clans, le crime commis en famille, le déshéritage et la symbolique de la « bande des quatre » qui sera reprise et fustigée par toutes les nations et toutes les civilisations de la Chine à Hollywood en passant par le rock-and-roll ou la littérature féminine...

©Morris & Goscinny avec Vincent VG et Henri T-L- Dupuis



Le monde change et nos habitudes aussi. Ce qui était normal et naturel à l'époque de Morris, ne l'est plus de nos jours. Au nom du politiquement correct, expurgeons les œuvres de ce qui choquent nos certitudes.

Toutefois Morris n'est pas à une approximation près, comme quand, en plein développement du marxisme, il prend fait et cause, dans le même récit, pour la propriété privée et les mangeurs de salades bios autoproduites contre le syndicat des nomades bâfreurs de viande. Mais il se plante complètement quand il choisit de se poser en défenseur du télégraphe en se moquant des moyens de communications des tribus indiennes en ne s'apercevant pas que l'avenir sera à l'infonuagique, l'iCloud.

Morris de Bever-lez-Lille finira par se retirer et suivra son modèle dans une pension pour équidé rosse. Son œuvre inspirera le cinéma dit western avec plus ou moins de bonheurs et finit par s'estomper, quand en 1946, un vague mari d'une arrière-petite nièce, prénommé Maurice, retrouve, dans plusieurs malles de la Well Fargo, des milliers de dessins et de croquis de Jolly Jumper. Après les avoir découpé et remonté en feuillets dessinés de 44 pages, il les présente à un éditeur belge qui les publiera, dès janvier 1947, sous le nom de Lucky Luke. Ceci uniquement pour éviter les droits d'auteur. Selon ses ayants-droits, Lucky Luke aurait 70 ans, selon la légende de l'Ouest, probablement le double.



Jorge González, l'exil des poupées russes

Il est l'auteur de plusieurs BD publiées en français : *Chère Patagonie* (Dupuis), *Bandonéon* (Dupuis), *Hate Jazz* (Glénat Benelux/ Caravelle BD), *Le Vagabond* (Caravelle BD), *Retour du Kosovo* (Dupuis), *Maudit Allende* (Futuropolis), entre autres. Il est dessinateur (j'ai presque envie de dire « peintre ») et scénariste, parfois, co-scénariste, parfois seulement dessinateur. Jorge González est un Argentin de Madrid qui écrit en espagnol avec un magnifique accent argentin et qui fait appel, pour ses traductions en langue française, quand il le peut, à des traducteurs qui lui ressemblent : exilés, eux aussi, dans une autre langue !

« Que reste-t-il [du pays natal] ? » « La langue maternelle », c'est ce que répond Hannah Arendt à propos de son lien personnel à l'Alle-

magne, sa terre natale, alors qu'elle s'exprime dans sa langue d'exil, l'anglais des USA. Une réponse claire et nette au nationalisme aussi. L'exil, donc le fait d'être éjecté d'un lieu « sé- cure », rend clair le rapport intrinsèque de la per- sonne qui le subit avec deux langues au moins, la maternelle et celle du pays d'accueil. Ce sont justement ces deux langues, si différentes l'une de l'autre, que l'on découvre en lisant l'œuvre de l'Argentin. Les traducteurs de González ont dû se confronter à ce problème qu'ils ont dis- séqué après avoir tourné l'œuvre dans tous les sens : comment conserver l'authenticité d'un texte qui est linguistiquement double dans sa langue d'origine, du moins pour *Bandonéon* et pour *Chère Patagonie* ?

Deux œuvres essentielles par les émotions qu'elles dégagent.



Parce que, oui, l'espagnol de Madrid n'est pas l'espagnol d'Argentine ! Plus qu'une question linguistique, je dirais que ce choix (pour les deux œuvres maîtresses de González) est affaire d'émotion !

Est-ce de ce fait que le texte écrit se présente volontairement dans toute sa fragmentation ? Dans *Bandonéon*, par exemple, le scénario semble se constituer de phrases, que l'on découvre par transparences, plaquées sur le silence de l'image. Les bulles se superposent aux dessins : derrière le texte, en filigrane, il y a toujours le dessin qu'on ne perd jamais de vue. Le phylactère prend lui-même, parfois, la couleur sépia comme pour mieux se fondre dans la page et devenir à son tour dessin, sans même implorer de la place, il semble accepter a priori le lieu (comme situation dans l'espace) qu'on lui confère sans aucune revendication de primauté du texte sur l'image. Au contraire, l'image s'impose sans complaisance mais dans un flou qui souvent atteint des sommets magistraux : œuvre d'art ou BD ? Les frontières entre les deux sont, elles aussi, délavées, brouillées.

Du détail à l'image d'ensemble, il règne dans ces œuvres, une volonté de flouter autant que de fragmenter, à la fois le dessin et les textes des scénarii (et ceci même dans les scénarii ne lui appartenant pas).

En sus, la thématique récurrente de l'exil, de l'émigration, du bannissement, de la discrimination, du contact avec les populations autochtones sans cesse pourchassées, discriminées et éjectées de leurs propres terres (*Chère Patagonie*). Il s'agit d'une œuvre polyphonique où la mise en abîme de l'exil se présente comme une série de poupées russes aux traits changeants... des poupées russes qui se ressemblent mais qui, au fond, sont faussement identiques, toutes différentes, toutes pareilles dans la douleur et dans la métamorphose, toutes fragmentées dans leur appartenance et dans leurs langues, toutes cherchant la totalité ou l'harmonie perdue dans un monde aux langues multiples (mais qui ne jure que par les canons de la beauté et de l'uniformité). Blancs, noirs, métis et peuples originaires se soulèvent contre le statu quo dans les dessins sublimes de Jorge González. Les œuvres de González racontent l'histoire d'un monde où les frontières cèdent la place à la vie ! Et ça, c'est beaucoup ! Lire Jorge González c'est lire le monde, c'est se lire !

Lire Jorge González, c'est lire le monde.



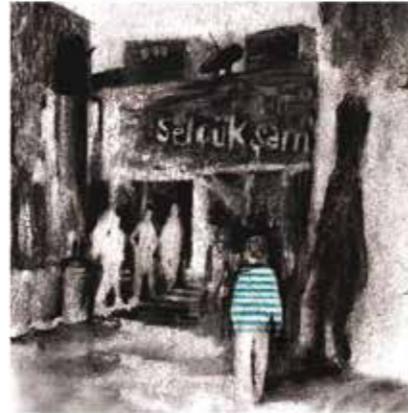
Publications :

© Jorge González – *Bandonéon*, Dupuis, Air Libre

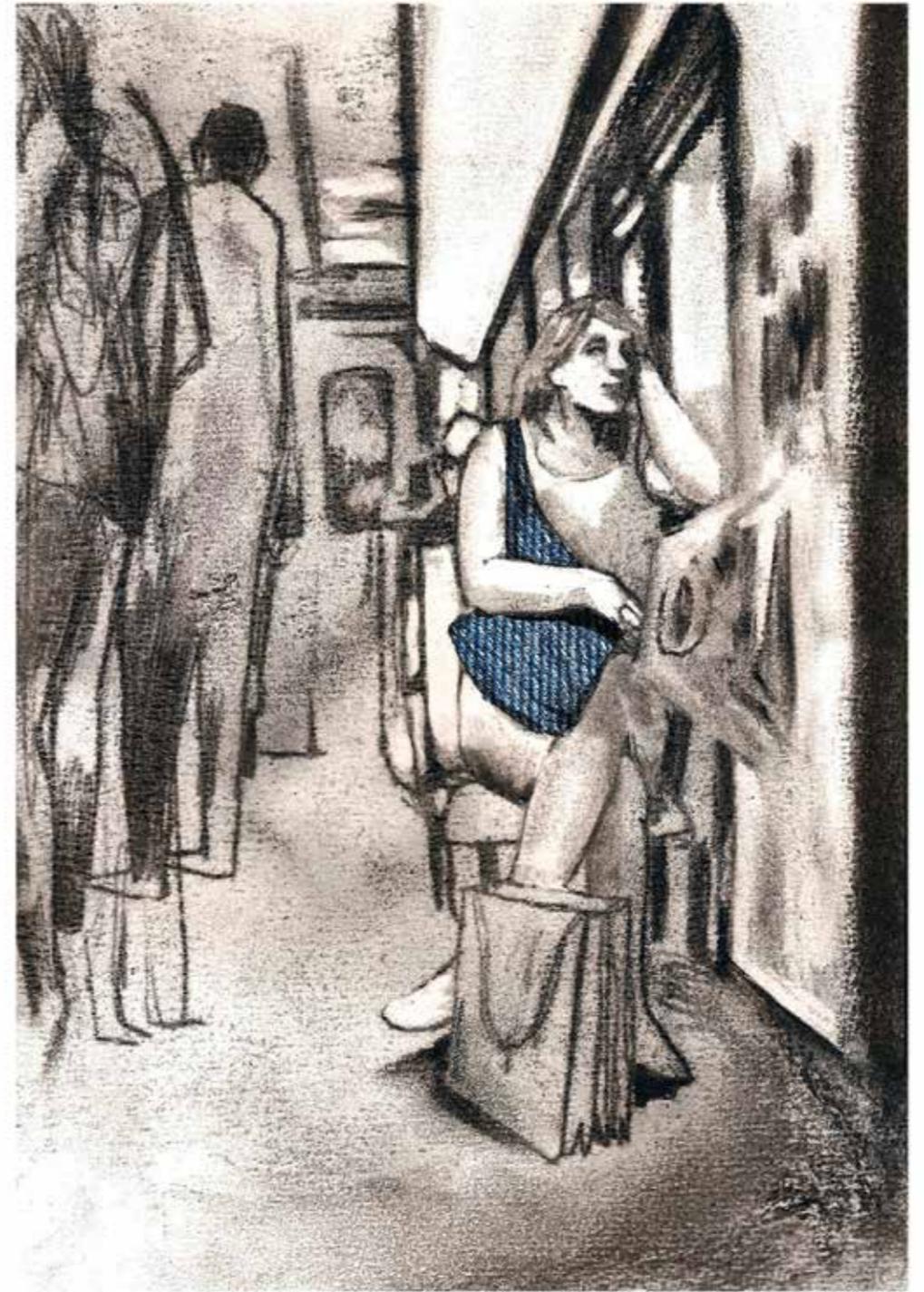
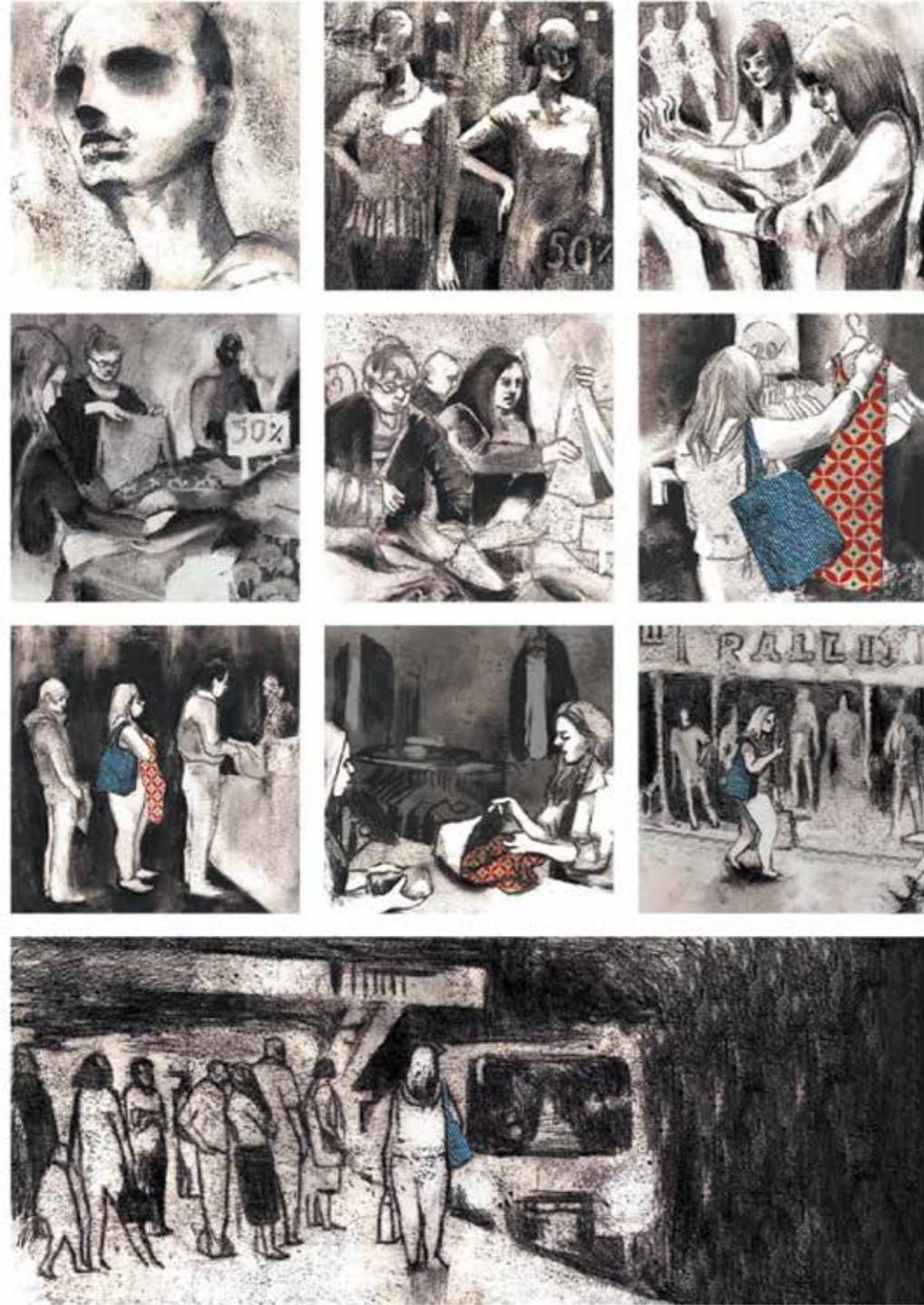
© Jorge González – *Chère Patagonie*, Dupuis, Air Libre

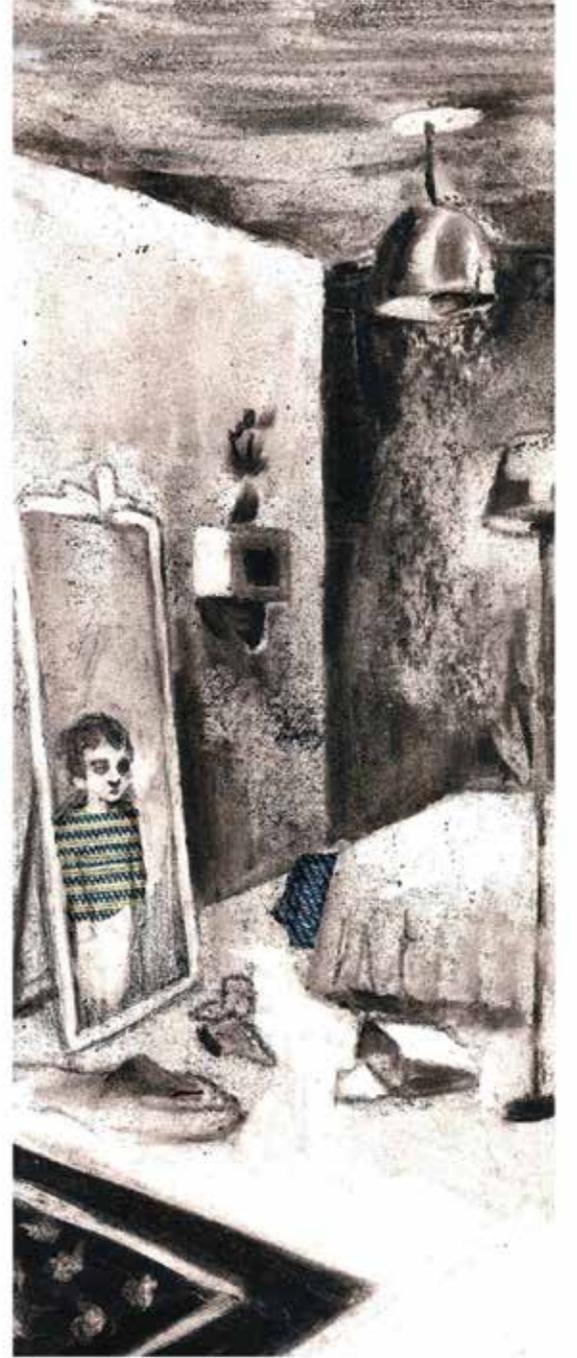
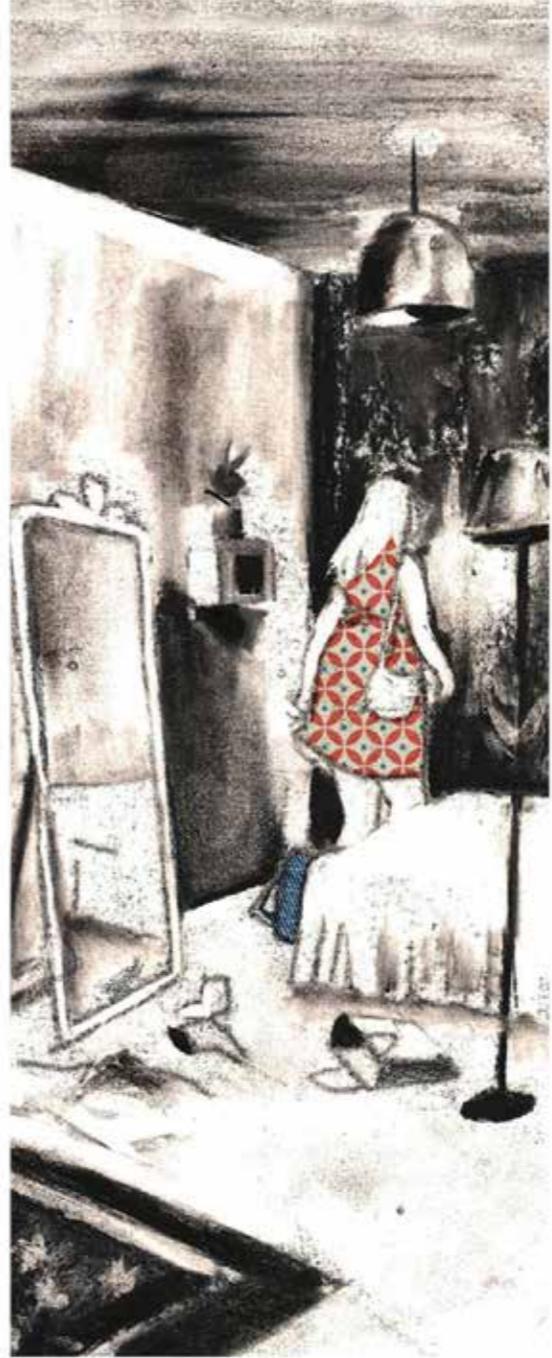
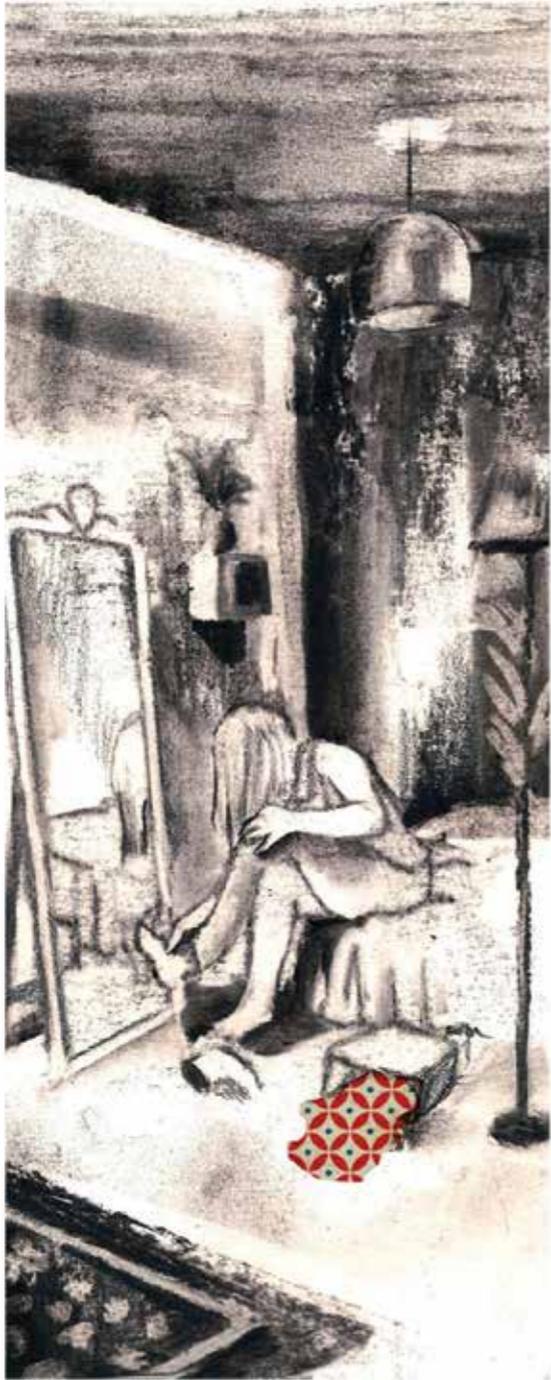
Marion Sonet : Mansour

<https://sonetmarion.wixsite.com/illustration>









Ligne Claire hollandisme,



La Ligne Claire a une existence bien réelle au Pays-Bas. Non seulement c'est Joost Swarte qui la nommée, mais aussi parce que de nombreux auteurs la développent : Theo van den Boogaard (Léon-la-terreur), mais aussi Jan Vervoort (Les voyages d'Eino), Dick Briel (La Palme Professeur), Peter van Dongen (Rampokan) et Eric Heuvel. Surtout ce dernier a construit une œuvre centrée sur elle.

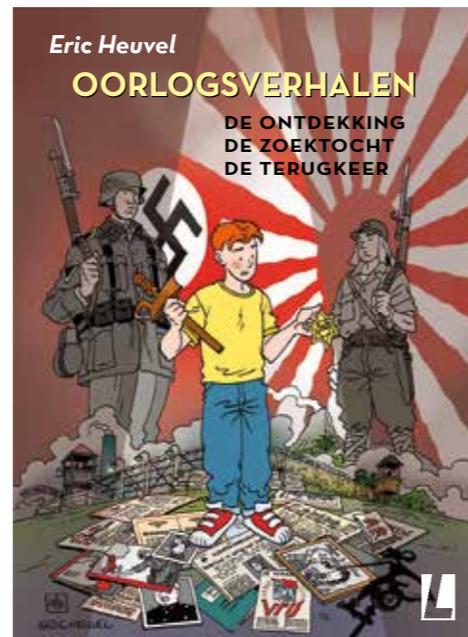
64 page : D'où vient cette fascination pour la Ligne Claire ?

Eric Huivel : Je suis autodidacte et je cherchais des moyens de m'améliorer. Le premier conseil de Ruud Straatman après ma participation à la rubrique 'Plant' n knol' dans Robbedoes (l'hebdo Spirou en langue néerlandaise) était : « Suivez quelqu'un que vous admirez. Si vous êtes assez bon et avez du talent, vous ajouterez naturellement votre propre qualité et vous dépasserez le stade d'imitateur. » Donc, j'ai cherché partout, jusqu'à ce que l'opportunité se présente de travailler avec Martin Lodewijk (Agent 327). Il m'a conseillé de consulter Hergé, le maître de l'essentiel. Utiliser cette méthode m'a appris à gérer efficacement tous mes traits. Je confirme ce que m'avait dit Lodewijk « travailler la ligne claire m'a fait gagner cinq ans dans l'évolution de mon style. »

64p. : La discipline de la ligne claire exige beaucoup de discipline...

Eric Huivel

E.H. : Je tire ma discipline de ma motivation et du désir de raconter des histoires. Je vois mon dessin comme l'instrument pour livrer une bonne histoire de la manière la plus claire possible. Et c'est vrai, ce style vous expose et exige d'avoir un sens de la perspective, des décors, des objets, de mobilier dans lesquels se meuvent les personnages. Il faut en permanence trouver un bon équilibre entre une production de qualité et les délais impartis par l'éditeur. C'est frustrant quand j'entends que des collègues travaillent sur une seule page pendant une semaine, je les envie. Moi, je ne peux pas me le permettre. J'ai toujours été confronté aux délais de prépublication ou d'une date butoir.



64p. : Vous avez commencé January Jones, un clin d'œil à Indiana Jones. Son regard et son comportement d'aventurière font d'elle une copie de Harrison Ford, quoique plus plaisante. Le choix était-il immédiat et juste ?

E.H. : Lors d'un brainstorming avec Martin, nous avons défini ce que devrait être January Jones. Et honnêtement, nous n'avions pas Indiana Jones en tête. En dehors du nom, il y a de grandes différences. January est une femme et aviatrice. Indiana, un homme universitaire savant. L'époque dans laquelle les histoires se déroulent est similaire. J'avais l'envie de dessiner une héroïne, ce qui n'était pas courant à l'époque aux Pays-Bas, à l'exception de Franka. À l'origine January avait la coiffure d'Amelia Earhart, puis j'ai flashé sur Ginger Rogers et sa coupe plus fonctionnelle, surtout avec son casque d'aviatrice. J'ai ensuite dû ajuster les pages déjà produites, tout un travail, c'était encore l'époque des bleus colorés.

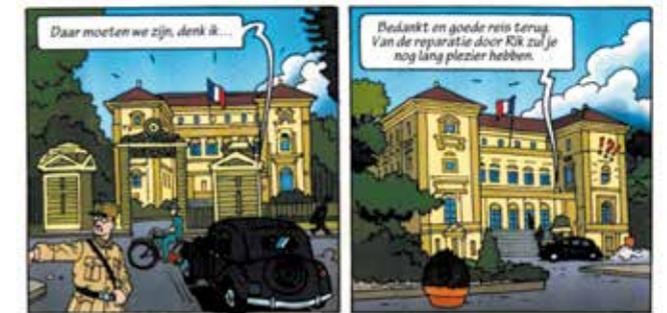
64p. : Au début, January Jones était traduite en français. Regrettez-vous ne plus travailler pour le marché français ?

E.H. : Je suis un dessinateur béni. À mes débuts, mon style était proche de Tintin au pays des Soviets, une qualité branlante. Pourtant, le marché de l'Europe de l'Ouest s'est ouvert à moi. En Ligne Claire c'est 'in' ou 'out'. Et j'étais apparemment 'in' et January Jones a été publiée en Scandinavie, Allemagne, Belgique, France, Espagne (castillan et catalan), au Portugal... soit 67 000 exemplaires vendus. Un volume a été nommé « Meilleur album étranger » à Angoulême. Pas mal pour un dessinateur débutant des Pays-Bas !

Et cela avec un personnage original, inconnu jusque-là. Bref. J'étais très content. En même temps je n'ai pas profité de ce succès au même moment j'ai perdu mes parents. Ce qui a éclipsé tout. Mais, j'ai une carrière de rêve. Seul bémol, tout devient plus difficile en raison de la baisse des tirages, de la surproduction d'albums, du désintérêt pour la lecture, qui se répercutent sur la rémunération des auteurs. Pour moi, c'est plus un défi qu'une difficulté.

64p. : À part de January Jones, vous faites de la BD éducative...

Fan de l'Oncle Paul et passionné par l'Histoire, je me suis lancé dans la réalisation d'un album sur Anne Frank qui est plus qu'un succès d'estime (200 000 exemplaires) qui sert de référence dans l'enseignement. Cela m'a ouvert une perspective, réaliser des albums éducatifs.



Interview complète sur www.64page.com

Les hérauts de demain

Le vieillissement des auteurs BD est un problème. Le mien aussi mais ça, c'est une autre histoire. S'ils se mettent à tourner en rond, fatalement, nous les lecteurs, nous tournerons avec eux. En quête de renouveau, de réenchâtement. Sans déjà enterrer les grands auteurs de ces deux dernières décennies, j'aimerais savoir qui s'apprête à reprendre le flambeau.



L'été. En France, on sait ce que ce mot veut dire. Déconnection totale, embouteillages monstres, plage bondée, rosé-taboulé au frais, crème solaire, on rentre le ventre et c'est parti. Plus rien ne tourne dans le pays en-dehors de Bison futé qui régule le trafic à coups de noir, de rouge et d'orange. Pour ceux qui travaillent, ou qui font autre chose que crapahuter dans la montagne ou sauter dans les vagues, c'est soudain la quatrième dimension. Les chiens les attendent en tremblant, ces beaux jours, promesse d'abandons en forêt, tout comme les personnes âgées qui se résignent à être oubliées deux longs mois.

Comme disait mon grand-père, juillet-août en France, on peut crever, qui s'en rendra compte? Plus personne ne répond au téléphone, les magasins sont fermés, les bus se font rares... et les rayons des librairies sont désespérément vides. On se retrouve à potasser les intégrales et autres compilations déjà lues et relues, alors qu'en septembre, de retour au turbin, on sera assailli de nouveautés qu'on n'aura même pas le temps de lire. Le rapport de l'ACBD 2016 le dit : 197 nouveautés publiées en juillet contre 761 en novembre ! Pourtant, la période des vacances, c'est pour bouquiner sur sa serviette de plage, dans le grenier de mamie, sous les arbres, dans son lit !

Alors, va pour les intégrales de Chlorophylle et Gil Jourdan. Je n'ai rien contre Macherot et Tillieux, bien au contraire, si ce n'est qu'ils sont décédés peut-être.

Créer les aventures de Tintin entre 0 et 7 ans ou celles d'après 77 ans?

Bon, c'est pas leur faute. C'est peut-être l'élection d'Emmanuel Macron qui me donne des accès de jeunisme, allez savoir ! Mais c'est déprimant, ces derniers temps, le monde de la BD : y a que des morts. « Monsieur de Mesmaeker – Jidéhem – est décédé », « Disparition de Gotlib », « Mort de Carlos Nine », « Décès de Michel Plessix ». Et adieu Dominique Corbasson, Annie Goetzinger... Sans parler de ces héros qui prennent quand même un sacré coup de vieux : les 70 ans de Lucky Luke, bientôt les 60 ans de Boule & Bill et des Schtroumpfs, les 90 ans de Tintin (mon Dieu !), les 60 ans de Gaston Lagaffe... Youpi il pourra enfin prendre sa retraite !

Et les jeunes ? Mais lesquels ? Parce que Trondheim, Blain, Larcenet et compagnie, désolée, mais ils ne sont plus de première jeunesse. Sans vouloir faire peur à Lewis Trondheim d'ailleurs, qui craint particulièrement le jour où son meilleur sera derrière lui. Mais voilà, la « nouvelle bande dessinée » a déjà vingt-cinq ans d'ancienneté, et leurs fiers protagonistes ont autour de la cinquantaine maintenant.

© Juliette Binet – Gallimard Jeunesse.



© Juliette Binet – Gallimard Jeunesse.



Jeunes dessinatrices cherchent jeunes éditeurs pour avoir beaucoup de nouveaux héros.

On me dira que ce n'est pas vieux de nos jours et oui, ok, au beau milieu de leur carrière, ils font encore des choses formidables. Mais après vingt-cinq ans, quelle est la nouvelle bande dessinée ? Celle qui remue les codes ? Qui change la forme comme le fond ? Là, comme ça, vous je ne sais pas, mais moi je ne vois pas... On pourrait répliquer aussi : « Mais enfin, la bande dessinée est très bien comme ça aujourd'hui ! ». Oui, c'est sûr. Elle est plus protéiforme, plus inventive, plus audacieuse. Mais depuis quelque temps, toujours la même. Qui prendra la relève de L'Association ? Qui seront les hérauts de demain ? Ceux qui, au lieu de s'inspirer des héros d'autrefois, imagineront les icônes de demain ? Qui feront rêver nos enfants ? Allez les jeunes ! Au boulot ! Je n'ai pas envie que mes petits-enfants m'offrent le 86^e tome de Thorgal ou le 127^e de Spirou. Quand je serai vieille, le soir à la chandelle, d'abord je pèterai une durite, ensuite j'espère bien découvrir que la BD ne s'est pas reposée sur ses lauriers, par Toutatis !

Avec tout ça, pour les prochaines vacances, je me mets au chaud les nouveautés de Bastien Vivès, Aude Picault, Xavier Coste, Jérémie Moreau, Sophie Guerrive et d'un certain Timothée Le Boucher qui m'a l'air pas mal du tout. Tiens ?

BastiDRK : Paon

<http://behance.net/bastidrk> / <http://facebook.com/bastidrk>



TADYA TADADADA! TADADADA M!
TADADADA M!



OH CETTE VIEILLE FOLLE ME TUERA !!

DE QUI PARLE-T-ELLE?

DE COQUELICOT! ENFIN, ON L'APPELAIT COQUELICOT, MAINTENANT C'EST "LA VIEILLE FOLLE"!

LA FAMEUSE COQUELICOT? CELLE DONT LES AFFICHES ORNENT LES MURS?



ELLE-MEME! C'ETAIT L'ICONE DE L'ANCIEN FRENCH-CANCAN. TOUT LE MONDE LA CONNAISSAIT, CONTRAIREMENT A NOUS.

ELLE SE DÉMARQUAIT DES AUTRES DANSEUSES GRACE A SON JUPON ROUGE. NE ME DEMANDE PAS POURQUOI..



BERTHA? SI VOUS LE SOUHAITEZ, JE PEUX M'OCCUPER DE COQUELICOT.

FANTASTIQUE!

IL FAUT BIEN QUE TU SERVES A QUELQUE CHOSE VO QUE TU RECHIGNES TOUJOURS A ECARTER LES CUISSSES.

MAIS NE TE LAISSE PAS ATTENDRIE, ELLE A TOTALEMENT PERDU L'ESPRIT.

MADAME COQUELICOT?







Inventer l'enfance

Gabrielle Vincent est cette petite dame qui a pris tout son temps pour mûrir son œuvre à l'abri des médias. Elle a cinquante-trois ans en 1981 lorsque est publié le premier album de la série Ernest et Célestine, qui la fera connaître dans le monde entier.

Elle est dans la soixantaine lorsque sont publiés *Désordre au Paradis* et *La naissance de Célestine*, ses chefs-d'œuvre. Peut-être, dans certains cas, faut-il attendre la vieillesse pour être vraiment capable de parler de la jeunesse ? Mais peut-être des circonstances particulières de vie en décident-elles ainsi ? La femme jeune rêvait d'une carrière artistique, et jamais elle ne renoncera à l'idée d'un accomplissement en ce domaine. Difficile d'en vivre cependant, aussi elle aborde l'illustration par le biais des petits boulots. Plus tard, à l'heure de la réussite, elle se cachera pour photocopier les maquettes de

ses livres destinés aux enfants, des fois qu'un(e) collègue artiste l'aurait surprise ! De là un pseudonyme, son vrai nom étant Monique Martin. Ces écarts entre exigence intérieure et réussite sociale, jeunesse et vieillesse, le nom et le pseudonyme, sont les symptômes d'une déchirure. L'austérité était rigoureuse chez les Martin, et même si les parents encourageaient les vellétés artistiques de la gamine, sur tout autre plan, on ne badinait pas. L'étymologie du mot « enfant » est significative : du latin *infantem*, accusatif de *infans* « qui ne parle pas ». Ou qui n'a pas droit à la parole. « Tais-toi quand tu parles à ton père », comme le synthétise finement Frédéric Jannin dans un de ses gags pour *Le Trombone illustré*. Sage comme une image, l'enfant doit se soumettre sans discuter, un point c'est tout. Il vaut la peine d'effectuer un détour par l'idée de l'éducation à travers les âges, pour constater que la manière d'éduquer fluctue avec le temps, les conditions sociologiques, éco-

L'enfant doit se soumettre, sans discuter.



nomiques, sociales, culturelles. Et que ce que nous trouvons « normal » ne l'a pas toujours été, loin de là. On tient souvent *Émile ou De l'éducation* publié par Jean-Jacques Rousseau en 1762 pour un moment clé. Pourtant, nul n'est besoin de grands discours, un événement en soi anodin peut initier un changement radical : à la Noël 1844, en Angleterre, le docteur Heinrich Hoffman souhaite acheter un livre pour son jeune fils, mais se ravise lorsqu'il constate le final moralisateur de tout ce qu'il trouve, par exemple « Le bon enfant doit être loyal » ou encore « Le bon enfant doit rester propre », etc. Il faut préciser qu'Hoffman est médecin dans un hôpital psychiatrique réservé aux enfants. Il conçoit alors *The Pretty Stories and Funny Pictures de Struwwelpeter (Pierre l'ébouriffé ou Crasse-Tignasse)*, sur le ton avec lequel il raconte des histoires pour distraire ses petits malades, en prenant bien garde — et c'est nouveau — à donner la même intensité aux images qu'à l'écrit. Prendre attention, cesser de considérer l'enfant comme un adulte en petit, ou comme un animal qu'il faut dresser, sans le moindre droit. Voici qui entame un changement de Culture, car on porte désormais un regard neuf sur l'enfance, dans le temps même où l'on passe du mode verbal, raconté, au mode visuel. Comme George Cruikshank avant lui, Hoffman insiste auprès des imprimeurs pour que la reliure de ses

livres soit de mauvaise qualité afin que le l'objet puisse délibérément être démantibulé par les gamins, chaque image pouvant ensuite se regarder de manière indépendante, les enfants ayant le droit de réinventer un nouveau récit à partir des mêmes éléments. Quelques années plus tard, en 1865, parution d'*Alice in Wonderland (Alice au Pays des Merveilles)* dont le début vaut la peine d'être raconté : Alice s'ennuie auprès de sa sœur qui lit un livre sans images, ni dialogues. « À quoi bon un livre sans images, ni dialogues ? », se demande Alice. Et voilà que Lewis Carroll imagine une suite d'aventures où la logique et le raisonnable des adultes sont remplacés par l'absurde, le bizarre, le paradoxe, l'enchantement qui semblent si naturels aux loupiots. Du régime verbal et textuel, l'auteur glisse aux images improbables dont la fillette est l'héroïne, privilégiant les mondes colorés et visuels, ainsi le sourire du chat qui perdure alors que le « vrai » matou s'estompe et disparaît. La réalité virtuelle, déjà ! En 1870, cinq ans après *Alice in Wonderland*, paraît *A book of nonsense* de Edward Lear, une autre étape marquante dans le processus de la reconnaissance de l'enfance comme catégorie spécifique, Edward Lear ayant cette faculté de se mettre à la place du gosse, de penser et ressentir ses émotions comme lui ! Quelles qu'en soient les raisons, rarement complicité fut plus grande entre un adulte et le monde des petits. En vingt-cinq ans, de 1844 à 1870, la vision de l'enfance a changé de manière radicale, mais mettra longtemps encore à s'imposer.



— Il est là. Regardez.



Ernest et Célestine sont avant tout des affects.

Chez les Martin, comme dans la plupart des familles de l'époque au début du xx^e siècle en Europe occidentale, éduquer est remédier à la gaucherie de la petite Monique (qui dessinera toujours de la main gauche). Elle aura donc à subir les séances quotidiennes d'apprentissage d'écriture à la main droite, vécues comme torture. Dans un milieu voué à la musique, stupéfaction, Monique dessine!¹ Il en résulte un fort sentiment d'inadéquation... Le bilan de tout ceci ressemble fort à une enfance qui laisse des traces amères et à vie chez la souris. *Je voudrais qu'on m'écoute* se nourrit de ces frustrations, et *Désordre au paradis* montre ce dernier comme... un enfer, où au mieux une sévère prison. De là, semblerait-il, le choix délibéré de ne pas fonder une famille et d'aimer les enfants au travers de ses livres? Ernest et Célestine sont avant tout des affects, s'inventant un paradis n'ayant jamais existé. Il est mâle, adulte, elle une pitchounette à peine sortie du berceau. N'ont d'animaux que la face, car leurs tailles respectives, leurs mains, ne trompent pas: ils sont bel et bien des humains. Un (grand) père et sa (petite) fille construisant l'amour idéal, non sexué, qui donne sans rien exiger. Lui le balourd, elle la

céleste à la fois petit ange et démon. Tout est-il pour le mieux dans le meilleur des mondes, le bonheur d'Ernest et Célestine étant relationnel, inversement proportionnel à leur pauvreté matérielle (on les voit souvent en compagnie de clochards, leur costume est de loques rapiécées, leur nourriture frugale, etc.)? Dans chaque récit, on acquiert la conviction que, quoi qu'il arrive, jamais leur fidélité réciproque ne sera prise en défaut. Inséparables comme le prénom du nom, ils seraient incomplets l'un sans l'autre. Comme le hasard fait souvent bien les choses, on observe deux prénoms féminins accolés à deux prénoms masculins (Monique / Gabrielle; Martin / Vincent), comme s'il y avait impossibilité de détruire la fusion du couple, jusqu'au pseudonyme. Comme s'il n'y avait pas moyen de s'évader du cocon familial, Gabrielle et Vincent étant les prénoms de ses grands-parents. Gabriel, ange annonciateur de grossesse, à l'écriture qui se termine par « elle ». Cette heureuse innocence serait trop belle, et peu convaincante (« mignonne » disait Gabrielle Vincent) si ce bonheur n'était menacé. Il y a d'abord un sentiment de révolte permanente, qui est déjà le moteur de *Le petit ange à Bruxelles*, le premier récit.





On porte désormais un regard
neuf sur l'enfance.



Ensuite, « La thématique de l'abandon traverse quasi tous les albums jusqu'au dernier [...]. Le premier raconte comment Ernest et Célestine ont perdu Siméon, et Siméon, en l'occurrence, est le nom donné au doudou, l'objet transitionnel par excellence. *Un jour un chien* raconte l'histoire d'un chien que ses maîtres ont jeté sur la route et qui va errer avant de rencontrer un enfant [...]. Dans *Le labyrinthe*, Célestine fait en sorte qu'Ernest la perde de vue et puis elle craque, terrifiée à l'idée que Ernest ne pourrait jamais la retrouver »². Le dernier récit, *Les questions de Célestine*, révèle l'angoisse de la gamine trouvée dans une poubelle, heureusement adoptée par Ernest.

Gabrielle Vincent propose des images qui sembleraient esquisses ou brouillons selon les critères habituels. Et pourtant, pour chaque dessin publié il en existe dix, quinze, voire trente. À chaque fois, la dessinatrice recommence à zéro, faisant fi de toute mémoire, avec une main neuve et un œil neuf. Elle compense et nie la chape de plomb éducative par le pur jaillissement, pétillant comme l'eau gazeuse expulsée à l'air libre. Le bouchon saute, la gaucherie se transforme en virtuosité graphique virevoltante. Sans la moindre retouche, ces dessins fusent tout en fraîcheur, en impétuosité sans cesse renouvelée, laissant à vif le processus de production comme seuls les enfants en sont capables — où inconscients. Libres enfin, plus du tout sages comme des images, impétueux, bruts, vraiment pas polis.



Pur jaillissement, pétillant
comme l'eau gazeuse expulsée
à l'air libre.

Références :

- 1 Informations recueillies dans le travail de fin d'études en Histoire de l'art de Roseline d'Oreye de Lantremange, Instituts Saint-Luc, Liège, 2001.
- 2 *Gabrielle Vincent au jour le jour*, dialogue entre Arnaud de la Croix et Daniel Fano.



Elad.

© Élodie Adelle pour 64_page



© Élodie Adelle pour 64_page

Entretien avec François Le Bescond, Éditeur

François Le Bescond est l'un des éditeurs de la maison Dargaud. Il a accompagné de jeunes auteurs qui sont devenus les pointures d'aujourd'hui comme Lewis Trondheim, Christophe Blain, Joann Sfar ou encore Manu Larcenet. Il accompagne aussi les classiques d'hier pour qu'ils ne disparaissent pas des librairies. À Angoulême, il parle avec un enthousiasme justifié de l'adaptation de Valérian au cinéma, mais avec fierté des frères Maffre et de leur superbe série Stern : un dessinateur et un scénariste alors inconnus jusque-là, mais qui ont tout de suite retenu son attention avec un projet de western très abouti et qui connaît un grand succès public. François Le Bescond peut donc légitimement offrir de précieux conseils à tous les auteurs de BD en herbe.

Qu'attendez-vous d'un premier projet ?

On attend qu'il soit... bon ! Si possible ? La notion de qualité, pour chaque éditeur, est déjà très subjective. Un projet qu'un éditeur comme Dargaud trouvera bon ne sera pas forcément qualifié de bon ou d'intéressant par un autre éditeur parce que chacun a forcément un catalogue différent, une histoire différente. Mais ce qu'on peut dire à un jeune auteur, c'est qu'il ne faut pas se décourager, dans le sens où il y a beaucoup de maison d'édition, il y en a plus de 300 recensées, grandes ou petites, donc il y a autant d'opportunités. Donc nous, on attend forcément que ce soit quand même d'un niveau qu'on va qualifier de bon, et si effectivement on estime – je parle de jeunes auteurs, vraiment, mais on peut l'élargir à tous les projets qui arrivent – qu'un projet qui nous arrive d'un auteur dont on ne connaît pas le travail nous semble vraiment intéressant, dans ce cas-là, on le contacte et on discute en fonction de ce qu'il a envoyé. C'est assez intéressant avec de jeunes auteurs de pouvoir les orienter, surtout

qu'en général ils sont en attente de conseils, de discuter ensemble, de voir comment ils voient les choses, de voir comment nous on les voit et les ressent. Et si vraiment on sent qu'on parle le même langage et que ça se passe bien alors ça se concrétise. Mais ce qui est fondamental, c'est que ça reste toujours très subjectif, on ne prétend pas détenir la vérité, personne ne la détient, et même si nous on trouve que c'est génial, c'est pas pour autant que les lecteurs ou les libraires suivront sur un nouveau projet.

Et vous n'allez jamais orienter un auteur vers un genre qui a le vent en poupe comme le western ?

Alors ça, jamais, parce qu'on est un éditeur généraliste depuis toujours. René Goscinny a posé durablement les bases de Dargaud avec le magazine Pilote qui d'entrée mélangeait les genres : humour, aventure, grand public, science-fiction, et la partie dite – même si je n'aime pas ce terme — bande dessinée d'auteur avec de nouveaux auteurs qui apportaient un nouveau regard. Ces bases, posées à la fin des années 1950, perdurent encore aujourd'hui. Donc, nous, on est très généraliste. On ne s'interdit aucun genre. Tu remarqueras que chez Dargaud, il y a très peu de collections. On refuse d'enfermer des auteurs et des séries dans des collections, on estime que ça a plutôt tendance à enfermer le travail des auteurs, avec des contraintes qui ne sont pas forcément faciles.

Faire appel à un scénariste, un dialoguiste n'est pas un luxe.



© Élodie Adelle pour 64_page

En tant qu'éditeur, allez-vous souvent voir des blogs amateurs sur internet ?

Moi oui, parce que j'ai été moi-même éditeur de fanzine. J'ai toujours eu cette habitude d'aller regarder les blogs, les fanzines, à titre personnel j'ai toujours eu cette démarche. On est à l'affût, on est attentif à ça puisque les magazines et les fanzines n'existent quasiment plus. C'est intéressant de regarder, d'observer, même si on ne vas pas voir tous les jours... c'est un peu au petit bonheur la chance !

Vous lisez tout ce que vous recevez ?

Oui ! Oui, réellement, même s'il y a un premier tri fait par les assistants éditoriaux, car il y a clairement des choses qu'on ne peut pas publier. On reçoit dix projets par jour à peu près. Et il y a beaucoup de projets qui nous arrivent spontanément sur nos boîtes mails. On regarde tout par contre, c'est vrai qu'à des moments on reçoit un scénario et on se dit rapidement c'est pas possible. Les scénarios, c'est le plus compliqué, parce qu'il faut malgré tout lire un minimum pour pouvoir se faire une idée, tandis qu'un dessin, c'est vite perceptible, c'est beaucoup plus visible, ça se voit si ça va nous intéresser ou pas, tandis que sur le scénario il faut un peu plus de temps. C'est ça qui est très compliqué aujourd'hui, et du coup on va rarement au bout d'un projet là, je parle des auteurs inconnus, pas des scénaristes avec qui on travaille. Un jeune qui envoie un scénario, on va lire le synopsis et si on sent que c'est pas plus intéressant que ça, on va pas forcément tout lire. À l'époque je répondais à tous par une lettre personnalisée mais aujourd'hui je ne le fais plus, car on en reçoit tellement, ce n'est pas possible d'accuser réception de tout.

Vous recevez surtout des projets d'étudiants en école d'art ?

Tout ! De tout ! C'est le petit jeune qui est encore au lycée, ses copains disent qu'il dessine super bien et il envoie un projet, c'est des étudiants en école d'art, en animation, c'est des gens qui sont déjà professionnels dans d'autres secteurs comme le jeu vidéo, le cinéma, des storyboarders, des journalistes, des scénaristes de films, des écrivains... On a absolument tout avec des niveaux extrêmement différents. On essaie de répondre à tout le monde mais souvent c'est la lettre-type parce qu'on ne peut pas faire autrement.



© Élodie Adelle pour 64_page

Avez-vous l'impression qu'il y a pénurie de scénaristes ?

Il y a énormément de très bons dessinateurs, mais vraiment beaucoup. D'ailleurs ça peut être un problème parce que, pour un jeune, il y a une vraie concurrence de dessinateurs avec un très bon niveau. Par contre, c'est plus compliqué globalement de trouver des bons scénaristes, et même j'irai plus loin : le scénario, c'est pas juste avoir une idée, des idées tout le monde en a. Mais cette idée, il faut la structurer, et ensuite et c'est le plus important, et c'est là qu'on voit souvent que ça pêche, c'est les dialogues, ce que va lire le lecteur à la fin. Le lecteur n'aura pas connaissance de toutes les étapes en amont. Il y a des scénaristes qui sont capables de construire des scénarios intéressants, bien pensés, mais qui n'auront pas le talent des dialoguistes. Aujourd'hui, on est extrêmement vigilant là-dessus, il y a un vrai travail à faire. Être un bon dialoguiste, ce n'est pas donné à tout le monde.

Par courrier et en noir et blanc, deux principes élémentaires.

Un dernier conseil ?

Un autre pour les jeunes auteurs, et c'est super important : qu'ils ciblent un peu leurs projets et fassent attention à qui ils les envoient. Il faut qu'ils se renseignent. Parfois, on se rend compte que les jeunes auteurs ne connaissent pas les catalogues des maisons d'édition. Il faut éviter d'arroser toute la profession, se demander quels sont les éditeurs avec qui on a envie de travailler, qu'est-ce qu'ils font. Nous, on est généralistes mais il y a des éditeurs qui ont des particularités, qui développent certaines choses plus que d'autres, il faut vraiment qu'ils regardent et qu'ils n'envoient pas des lettres types comme on en reçoit souvent. Ça, il faut l'éviter à tout prix ! Comme les mails collectifs. Il ne faut surtout pas faire ça. C'est des conseils de base. Envoyer les projets par courrier postal : comme ça, on l'a sous les yeux, c'est plus agréable à lire. Les mails, on en reçoit une centaine par jour. Un dernier conseil pour les dessinateurs : éviter d'envoyer à tout prix des planches en couleurs. On peut être un très très bon dessinateur mais un très mauvais coloriste. Ce sont deux métiers différents. Il y a des coloristes professionnels. Donc, éviter, pour ceux qui ne sont pas très sûrs d'eux dans la couleur, de vouloir en mettre. Ce n'est pas là-dessus qu'on va les juger.

Mais pour continuer, durer, rester 64_page
a aussi besoin de vous !

SOUTENEZ LA JEUNE CRÉATION ABONNEZ-VOUS !



Abonnement annuel, 4 numéros, 38 €

à virer sur le compte BE45 3630 5712 8289 de 180° éditions
(BIC BBRUBEBB) avec la mention « ABO 64 »

Pour 70 €, abonnez-vous ET ABONNEZ un(e) ami(e).

N'oubliez-pas de nous communiquer les coordonnées de cet(te) ami(e).

Pour confirmer votre(vos) abonnement(s) merci de nous envoyer un
mail à l'adresse: abo.64page@gmail.com

Ceci nous permettra de confirmer votre abonnement et de vous
communiquer des informations exclusives, réservées à nos seuls
abonnés.

**Participez au financement du projet
64_page et gagnez de nombreux tirages
spéciaux, numérotés et signés, par les
auteurs qui nous soutiennent.**

Rejoignez-nous et financez 64_page. Notre crowdfunding:
<https://www.sandawe.com/fr/projets-auto-finances/64-page>

Sommaire du #13

L'auteur : *Cécile Bertrand*



Découverte : *Thibaut Lambert*



Patrimoine : *Red Ketchup*



Follow us on :

 www.facebook.com/64page

 www.instagram.com/64_page

 <https://twitter.com/revue64page>

www.64page.com

64_page #12_1/2018_9,50 €

Contact: 64page.revued@gmail.com – www.64page.com
Collectif de rédaction: Angela Verdejo, Hyuna Kang, Karin Welschen, Lucie Cauwe, Marianne Pierre, Antonio Cossu, Daniel Fano, Dake25, Erik Deneyer, Matthias Decloux, Philippe Cenci, Philippe Decloux (coordination éditoriale), Olivier Grenson, Remedium, Robert Nahum (éditeur), Vincent Baudoux.
Conception graphique: Yacine Saïdi
Maquette: Karine Dorcéan
Illustrations de couverture: © Mezzo et Thomas Vermeire
Quatre de couverture de haut en bas: © Mezzo, Julie M et Gabriele Vincent.

Illustration rabat quatre de couverture: Jorge González
Illustrations additionnelles: Thomas Vermeire et Élodie Adelle

Éditeur responsable: Robert Nahum, 23, rue de Flandre,
1000 Bruxelles – Belgique. www.facebook.com/180editions